Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, par l'abbé HENRI CIMON, au bureau du Ministre de l'Agriculture, à Ottawa, en l'année mil huit cent quatre-vingt-quinze.

100

L'ABBE HENRI CIMON

IMPRESSIONS DE VOYAGE

PREMIERE PARTIE

DE QUEBEC A ROME



QUÉBEC
LEGER BROUSSEAU, IMPRIMEUR

1895



D
919
.C55
1895
v. 1.
cp. 2

Prof John Hare 1.00 2 vols

AU LECTEUR

L'EXPLORATEUR entaille des arbres, plante des jalons, pour retrouver sa route; de même le voyageur aime à jeter sur le papier quelques notes, qui lui rappellent les pays et les monuments qu'il a visités, les impressions qu'il a éprouvées, et ces mille incidents caractéristiques qui font que son voyage n'est pas celui d'un autre, incidents dont le charme augmente à mesure que les années s'éloignent, en les enveloppant de leurs plis ténébreux.

C'est là ce que je fis pendant un voyage en Europe et jusqu'en Terre Sainte, durant l'hiver de 1891-92.

J'étais bien loin de soupçonner alors que je mettrais un jour ces notes sous les yeux du public, mais les circonstances m'y ont amené sans effort.

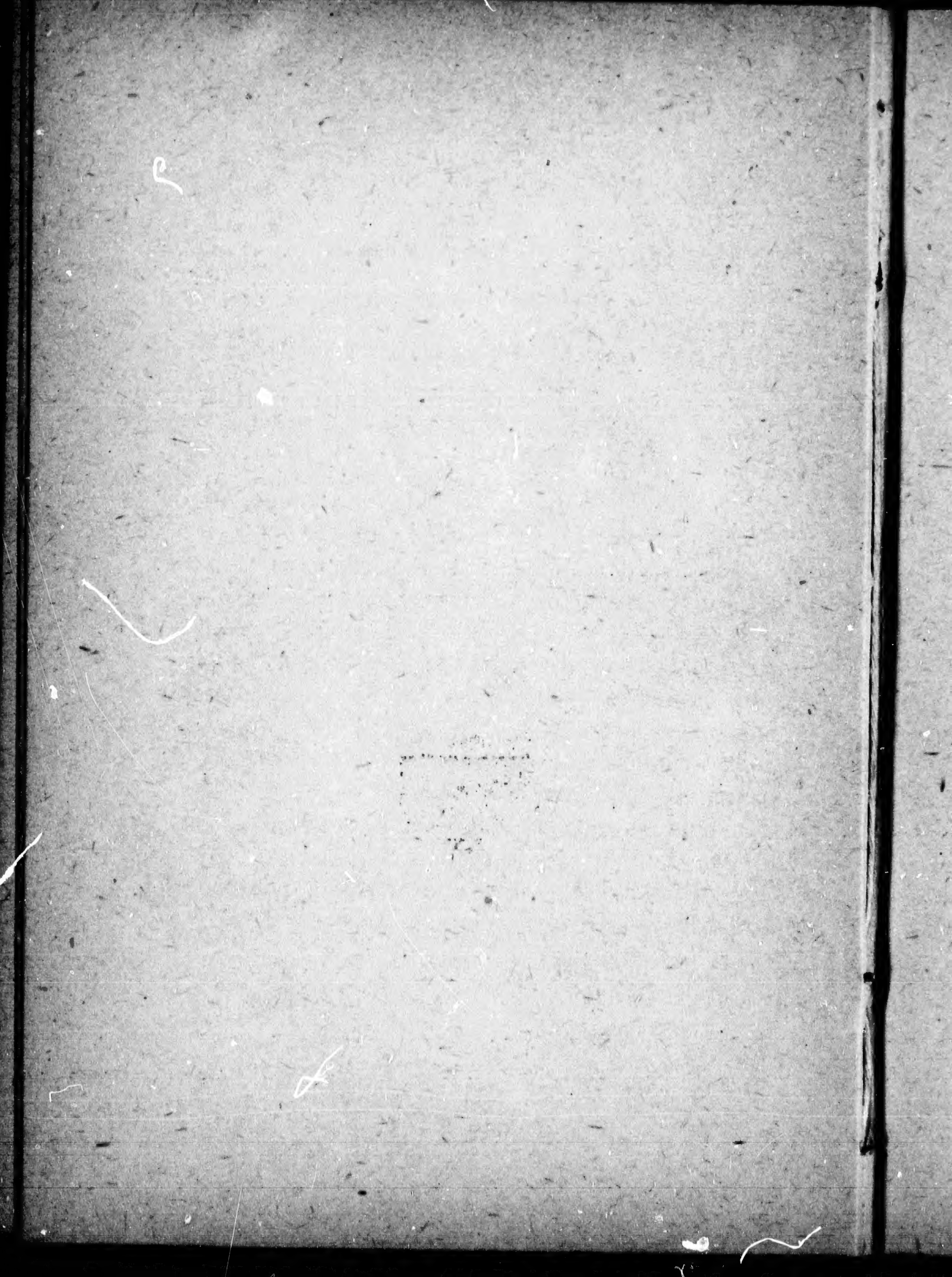
Lorsque naquit l'*Oiseau-Mouche*, je fus appelé à apporter ma part de nourriture au modeste volatile. Je lui apprêtai ces notes de voyage qui parurent sous la signature de *Laurentides*. Si je me suis permis de les réunir en un petit volume, ce n'est pas que je veuille les présenter au

grand public ; c'est seulement à mes parents, à mes anciens paroissiens, à mes amis, que je les offre, comptant sur la bienveillante indulgence dont ils m'ont déjà donné tant de preuves.

HENRI CIMON, *ptre.*

Chicoutimi, 9 février 1895.





ÉVÊCHÉ DE CHICOUTIMI

9 février 1895.

Monsieur l'abbé H. CIMON,

Professeur au Séminaire de Chicoutimi.

Mon cher Monsieur,

Je vous loue sincèrement de l'heureuse idée que vous avez eue de livrer à la publicité vos "*Impressions de Voyage.*" Le livre que vous offrez au public est de nature à l'intéresser et à l'édifier tout à la fois. Vos élèves, vos anciens paroissiens et vos nombreux amis seront heureux de vous suivre pas à pas, dans vos pieuses pérégrinations aux célèbres sanctuaires de l'Europe, de la Ville Eternelle et jusqu'aux lieux sanctifiés par la vie et la mort du Sauveur.

Je suis heureux de bénir votre ouvrage et de lui souhaiter tout le succès qu'il mérite.

Veuillez agréer, mon cher Monsieur, l'assurance de mon sincère dévouement en N.-S.

† MICHEL-THOMAS,

Ev. de Chicoutimi.

at
le
qu
qu
ur
Sa
ur

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

A BORD DU « PARISIAN »

DIMANCHE, 4 octobre 1891. — Nous voici donc à bord du vapeur transatlantique qui doit nous conduire dans les pays d'outre-mer. Le *Parisian* tranquillement détache sa masse énorme des quais de la Compagnie Allan, et semble un moment s'attacher aux deux rives du Saint-Laurent, comme pour s'attarder dans un dernier adieu. Plus lentement encore,

nos cœurs s'arrachent à ce sol qui nous a vus naître et grandir, où vivent nos parents et amis, et qui recouvre la cendre de nos ancêtres.

Mais les chants d'adieu ont cessé de se faire entendre, le canon a grondé, et le puissant navire s'avance majestueux à travers les ondes du grand fleuve.

Malgré la tristesse inséparable de l'heure de la séparation, j'éprouve du bonheur. Depuis nombre d'années, j'ai au cœur un désir que les obstacles n'ont fait qu'accroître, et je vais le réaliser. Il me sera donné de voir Rome, ses sanctuaires vénérés, ses monuments à jamais célèbres, et surtout de contempler de mes yeux le vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Auprès de pareils bonheurs, que sont les sacrifices que l'on peut s'imposer !

Nous sommes deux compagnons de voyage, deux amis intimes, nés sous le

même ciel de la Malbaie. Nous ne nous attendions guère, M. l'abbé Lapointe et moi, à entreprendre le pèlerinage de la Ville Eternelle. Reconnaissance en soit rendue à la Providence qui nous a ménagé cette précieuse faveur !

5 octobre.—Dans ces palais flottants qui relient les deux mondes, nous conservons l'illusion de la terre. La proue du navire fend sans secousse ni résistance les eaux du Saint-Laurent, et longtemps il nous est permis de croire que nous sommes dans le port. Au golfe, l'onde plus pesante commence à soulever le nouveau monstre marin qui la sillonne, en attendant que l'océan l'agite en tous sens.

Ainsi en est-il de la vie. Le départ, c'est l'enfance, âge heureux où les passions sont ensevelies au fond de l'âme ; vient ensuite la jeunesse avec ses tempêtes qui l'ébranlent fortement ; puis les vagues se

font grosses comme des montagnes dans cet abîme insondable qui s'appelle le cœur de l'homme.

Cependant, sur la pleine mer ne se trouvent pas les plus grands périls. Tous les marins vous diront que, sous les ondes tranquilles du beau fleuve, sont cachés de nombreux récifs, des bancs de sable, occasion toujours renaissante de tristes naufrages. De même, les premières années de la vie sont trop souvent l'âge critique. Une parole perfide, cachée sous les dehors de l'amitié, renfermera quelquefois le venin qui empoisonne toute une existence. Aussi faut-il à la vertu trop confiante, pour l'empêcher de sombrer misérablement, un guide sûr et puissant ; elle le trouvera dans la vigilance attentive d'une mère chétienne, dans la surveillance éclairée de maîtres pieux et dévoués. Viennent ensuite les tempêtes de l'âge

mûr qui semblent vouloir bouleverser jusqu'au plus intime de l'être ; ne craignez pas, le danger est plus apparent que réel. Le caractère a été fortement trempé ; il est en état de résister à toutes les secousses qui peuvent l'assaillir.

* * *

6 octobre.—La mer a exigé son tribut. Sur les six heures nous étions tous assis pour le dîner autour de tables bien garnies. Cependant, sur la figure d'un grand nombre de convives, on pouvait déjà apercevoir de funestes appréhensions. Le cœur n'est plus aussi ferme, on ressent une certaine lourdeur dans la tête, et le malaise devient général. En voilà un qui se lève, et s'éloigne discrètement ; puis un autre, et un troisième, et les vides se font nombreux dans les rangs des passagers. J'avoue

que je fus des premiers à subir les atteintes du mal terrible.

* * *

7 octobre.—La mer est belle, et son calme se reflète sur la figure des passagers. On jouit de se trouver bien portant et les peines de la veille sont oubliées.

Voilà que nous prenons l'océan, et, pendant plusieurs jours, nous n'aurons plus devant les yeux que l'immensité des eaux. Partout et toujours nous sommes entre les mains de la Providence, mais il semble que maintenant notre vie va en dépendre davantage. Une vague peut nous engloutir, une étincelle peut allumer l'incendie qui réduira en cendres le vaisseau qui nous porte ; et toutes ces personnes que la destinée a réunies un jour, deviennent la

proie des monstres marins et des oiseaux aquatiques qui suivent le navire. Et si pareil malheur doit nous arriver, qui s'en doute seulement ?

* * *

9 octobre.—Depuis deux jours on aurait pu appliquer aux passagers du *Parisian* ce que le bon La Fontaine dit des animaux malades de la peste : *Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.* Sans avoir essuyé une véritable tempête, nous avons eu un rude temps, et nombreuses ont été parmi nous les victimes du mal de mer. La plupart ne quittent plus leurs chambres. On paraît traîner une existence misérable, sans goût pour la vie, et surtout pour les voyages lointains. Les amis se rencontrent et se reconnaissent à peine. On se coudoie sans qu'on entende le traditionnel *I beg you pardon.* L'égoïsme

règne en maître, et c'est le *home, sweet home* qui fait l'objet de tous les regrets et de tous les vœux. Les jours qui nous séparent de l'arrivée paraissent infranchissables, et nous ne pouvons croire que nos pieds reposeront de nouveau sur un sol bien affermi.

La nuit, c'est affreux. Renfermé dans les flancs du navire que la mer bat de toutes parts, en vain cherche-t-on à oublier, dans un sommeil réparateur, les maux et les sollicitudes de l'heure présente. Toujours le même bruit sourd et lugubre, venant du fond de l'abîme, s'unit au frémissement monotone de l'hélice qui ébranle le vaisseau dans toutes ses parties. Un moment, je crus que le fer avait cédé sous l'effort de la tempête, et que la mer nous envahissait par l'ouverture restée béante. Les scènes affreuses d'un naufrage vont donc se renouveler, et c'est nous qui

en serons les victimes. Et nos parents, nos amis, quelle douleur lorsqu'ils apprendront l'affreuse nouvelle !

Heureusement que le *Parisian* n'en continue pas moins sa marche pénible mais sûre à travers les flots courroucés.

* * *

Nous avons fait la rencontre d'un steamer de la ligne *Dominion*. Un moment il apparaissait sur le sommet d'une vague pour disparaître ensuite, et ne plus laisser apercevoir que le haut de ses mâts. Bientôt on vit à l'arrière s'élever et s'abaisser un pavillon ; notre vaisseau s'empressa de rendre ce salut ; pour ma part, j'aurais été moins surpris d'entendre gronder sur les eaux le canon d'alarme que de voir cet échange de politesses. Puis le vaisseau étranger s'éloigna de toute la vitesse des

deux navires, se perdit à l'horizon, et l'on ne vit plus rien que les cimes ondulées des vagues écumantes.

Tout le temps de la tempête, je luttai contre le mal de mer, m'efforçant surtout de me tenir sur le pont. Mais en pareille circonstance, quitter sa chambre est toute une affaire. Le mal vous tient comme cloué sur votre lit, et si vous voulez en sortir, le mouvement du bateau, qui vous jette de côté et d'autre, trouble les battements du cœur et vous force à remettre la tête sur l'oreiller. Cependant, en m'y prenant à plusieurs reprises, mettant un vêtement, puis me couchant quelques instants avant de passer à un autre, je parvenais à compléter un accoutrement quelconque. Alors, les cheveux en désordre sous ma casquette de voyage, le cou caché sous le collet relevé de mon paletot, la figure pâle et abattue,

je me hâtais de traverser la salle à dîner presque déserte, et de monter sur le pont. Là, bien souvent, à la tombée de la nuit, j'ai passé des heures solitaires. Les pieds enveloppés dans une épaisse couverture, un manteau sur les épaules, je restais immobile, comme plongé dans la contemplation du spectacle qui s'offrait à mes regards. Et je ne retournais à ma chambre que lorsque les ténèbres s'étaient épaissies sur les flots et que l'on n'entendait plus que le bruit des vagues et le sifflement du vent dans les cordages.

* * *

10 octobre.—Depuis hier, chacun se remet sur pied. Des figures, inconnues jusqu'ici, font leur apparition. On s'accoutume au mouvement du steamer, et tel qui, à la première secousse, a capitulé

devant le mal de mer, maintenant en sûreté sur le plan incliné du navire, aime à se sentir bercé par le tangage du bateau. Dans le salon qu'éclaire la vive lumière de l'électricité, on commence à se réunir par groupes et à se livrer aux charmes de la conversation.

Auprès de moi est un ministre de la Haute Eglise d'Angleterre. Le jour du départ, revêtu du surplis, il présidait à l'office du dimanche. Il paraît remplir de bonne foi les devoirs de son ministère : que de bien ne ferait-il pas sans doute, s'il avait le bonheur de connaître la vraie religion ! Pourquoi faut-il que tous les hommes ne professent pas la même doctrine, et que tous les cœurs généreux, capables de se dévouer pour le salut de leurs frères, ne marchent pas dans la vérité ! Quelle responsabilité pèse sur ces chefs impies qui ont déchiré le sein de

l'Eglise, sur l'infâme Henri VIII qui entraîna son pays dans le schisme, sur la cruelle Elisabeth qui consolida l'œuvre sacrilège, par l'intrigue et le meurtre !

* * *

Lundi, 12 octobre.—Samedi, le baromètre annonçait une tempête, et nous l'avons eue hier. Sur la mer, le dimanche est la journée triste entre toutes. Il ne se distingue pas des autres jours de la semaine. C'est le même repos monotone, le même bruit de l'océan ; c'est toujours le même horizon sans montagne, sans variété, qui borne la vue sans la reposer, tandis que sur la terre ferme règnent la vie et le bonheur. De toutes parts on se dirige vers l'église paroissiale. Parents, amis, connaissances, heureux de se rencontrer, se disent les nouvelles des

six derniers jours : c'est toute une population qui devient comme une grande famille. Puis viennent les cérémonies de l'église, les chants pieux, les prières ferventes, qui font du dimanche une journée du paradis. Le 11 octobre, sur le *Parisian*, ne se distingua que par la mélancolie qui régna à bord. La mer se faisait toujours plus grosse et le navire s'y enfonçait avec une violence telle que la vague brisée, s'élevant dans les airs, venait frapper le pont supérieur et rejaillissait sur toute la longueur du vaisseau. A peine pouvions-nous, en nous cramponnant, nous tenir sur le pont, tellement nous étions entraînés par la pente presque verticale du steamer.

* * *

Ce matin, huit jours après notre départ, nous avons été réveillés par le cri strident

de la vapeur. Nous sommes à Moville, en Irlande, et l'on appelle le pilote qui doit nous conduire, à travers le canal du Nord et la mer d'Irlande, jusqu'à Liverpool.

Le temps est beau et le calme s'est fait sur la mer. D'ailleurs, nous sommes protégés par les côtes d'Irlande et d'Ecosse, et le navire reprend son empire sur les eaux. Nos maux sont donc terminés, et ils sont oubliés en même temps. Ainsi va la vie ; heureusement, car autrement elle deviendrait par trop pénible. Les joies sans mélange sont si rares, si elles existent sur notre pauvre terre ! et ce n'est que goutte à goutte qu'il nous est permis de boire à la coupe du bonheur. Maintenant que nous n'avons plus à craindre la mer ni le mal de mer, il nous est permis d'admirer et de jouir tout à notre aise. Qu'il est beau de traverser dans de véritables palais, avec tout le confort dont

notre siècle est si prodigue, cet océan de près de mille lieues, que la main puissante du Créateur a jeté entre deux mondes, et qui pendant tant de siècles a été réputé infranchissable !

* * *

Il est trois heures, et ce soir nous foulerons le sol de la fière Albion ; il est trois heures, mais au Canada, d'où nous partons, il n'est pas encore midi, car nous allons vers l'orient, à l'encontre de la marche apparente du soleil, et chaque jour doit être nécessairement plus court qu'il ne le serait, si le vaisseau restait stationnaire. En effet, si nous partions avec le soleil au-dessus de nos têtes, en supposant que nous avancerions sur la plaine liquide avec la même vitesse que l'astre du jour parcourt les espaces, après douze heures de marche, ses rayons tomberaient

encore verticalement sur nous, puis une nouvelle course de douze heures nous ramènerait dans la même position. Nous aurions assisté deux fois au coucher du soleil, tandis qu'en réalité un seul jour se serait écoulé depuis notre départ. Toute l'intrigue d'un roman de Jules Verne repose sur ce problème, facile d'ailleurs à résoudre. Un Anglais, un peu excentrique, engage toute sa fortune dans un pari : il fera le tour du monde en quatre-vingts jours. En dépit de sa bonne volonté et de tous ses calculs, de tels obstacles entravent sa marche, qu'il n'arrive que le lendemain du jour fixé. Renfermé dans ses appartements, il déplore la perte de ses biens et se désespère, lorque des coups redoublés frappés à sa porte le font sortir de ses sombres pensées. C'est un messager qui arrive en toute hâte et l'avertit que toute la population est sur pied, qu'on l'at-

tend avec impatience pour l'acclamer. Notre homme avait gagné un jour dans ses pérégrinations. Il arrivait à temps pour recevoir les ovations de la foule enthousiaste et doubler sa fortune.

Au contraire, si quelqu'un partait dans la direction du soleil et s'avançait avec la vitesse de cet astre, l'heure cesserait de varier pour lui, et, afin de la connaître dans tous les lieux qu'il parcourrait il n'aurait qu'à arrêter sa montre au départ. Tout le long du voyage le soleil garderait la même position, tandis que le reste des humains le verrait se lever à l'Orient et descendre à l'Occident. Suivant donc le point qu'un pays occupe sous la calotte des cieux, il a son heure propre, déterminée par son méridien. Celui de l'Angleterre passe par Greenwich, près de Londres, et, lorsqu'il est midi à l'Observatoire, il est midi par con-

vention dans tout le Royaume-Uni, bien qu'il ne le soit pas encore dans la partie placée à l'Occident, et qu'il le dépasse à l'Orient. Connaissant le nombre de degrés qui séparent un pays d'un autre, on peut facilement calculer la différence dans leurs heures. Puisque le soleil fait le tour de la terre en un jour, il parcourt donc 15° à l'heure. A Québec, nous sommes à 71° à l'Ouest du méridien de Greenwich, d'où une différence de quatre heures et trois quarts. Rome est sur le treizième et Jérusalem sur le trente-cinquième degré de longitude orientale. Eh bien ! à Jérusalem il est déjà midi, tandis que dans notre paisible capitale provinciale, on jouit encore des douceurs du sommeil.

Jour par jour, en mer, on affiche sur une pancarte la longitude, la latitude, ainsi que le nombre de milles parcourus. Terminons la traversée de l'Océan par ce

tableau qui sera peut-être d'un certain intérêt pour quelques-uns.

COURSE DU STEAMER "PARISIAN"

DE QUÉBEC À LIVERPOOL.

		(Lat.)	Long.	Milles
5 oct.,	Lun.	49°8'	63°53'	351
	Mar.	51°9'	57°5'	316
	Mer.	50°6'	49°39'	293
	Jeu.	54°45'	40°49'	328
	Ven.	55°53'	31°27'	330
	Sam.	56°19'	22°12'	325
	Dim.	56°6'	13°15'	306
	Lun.	54°33'	5°5'	302
	"	*P. M.*		108
			Total :	2659



DE LIVERPOOL A LONDRES

MARDI, 13 octobre.—C'est hier soir que le *Parisian* jetait l'ancre dans le port de Liverpool, le plus fréquenté de l'univers. Autour de ses docks immenses sont rangées des milliers de lumières, qui ressemblent à des étoiles scintillantes et nous apparaissent comme autant d'yeux brillants, qui semblent nous regarder fixement au milieu des ténèbres. De temps en temps, quelques-unes se mettent en mouvement : c'est un navire qui s'éloigne du rivage. Il règne d'ailleurs un va-et-vient continuel de vaisseaux qui partent pour toutes les parties du monde ou qui en arrivent.

Enfin le bruit de l'hélice, qui n'a cessé de faire entendre son bruit uniforme

depuis notre départ de Québec, ne frappe plus nos oreilles. Un petit bateau à vapeur, qui vient chercher la malle et les passagers, accoste bientôt le *Parisian*. C'est d'abord le tour des malles de Sa Majesté ; et, pendant une demi-heure, plus de dix hommes s'empressent de transporter, au pas de course, quantité de paniers et de sacs remplis de journaux, lettres, paquets de toutes sortes. Avant d'assister à pareille opération, on ne conçoit pas tout ce que peut contenir une seule malle du Canada. Et dans cet amas de correspondances, pensai-je en moi-même, combien peu d'idées neuves peut-être et de pensées salutaires !

* * *

A onze heures, le même soir, nous sommes déjà, mon compagnon et moi, installés dans le train rapide de Londres, et la

vapeur nous emporte avec une vitesse vertigineuse. Les wagons à compartiments nous paraissent tout d'abord détestables. Mis sous clef avec des personnes quelconques, nous n'avons pour toute protection que les signaux d'alarme. A la gare seulement, un employé ouvre la portière pour demander votre billet, et ce sont là les seuls rapports que vous avez avec les officiers qui doivent veiller à la sûreté et au bien-être des voyageurs. Maintenant, que le froid vous gagne, que des personnes malintentionnées vous attaquent, il vous faut endurer votre sort en patience. De fait, la mauvaise fortune nous met justement face à face avec un jeune homme, bien mis d'ailleurs, en train de vider un flacon d'eau-de-vie. Si, en perdant l'équilibre, il croit nous avoir touchés, immédiatement le *beg you pardon* est sur ses lèvres, mais en même

temps, ne soupçonnant pas que nous pouvons le comprendre, il constatait avec un compagnon que nous paraissions venir de loin, et que nous devions être *full of money.*

Cependant, nous dévorons l'espace, et dans cinq heures nous traversons l'Angleterre dans sa largeur ; nous étions à Londres, et un cocher nous conduisait au *First Avenue Hotel.*



LONDRES

ABBAYE DE WESTMINSTER

POUR des américains, l'arrivée sur le vieux continent est toute une révélation. Les monuments qu'il visite le rejettent à plusieurs siècles en arrière, à ces temps dont il a étudié l'histoire dans ses livres classiques.

A l'abbaye de Westminster, cette nécropole des grandeurs humaines, où d'abord nous dirigeons nos pas, nous sommes entourés de ces souvenirs d'un autre âge. Nous les foulons aux pieds, ils sont suspendus au-dessus de nos têtes, et nous les coudoyons de toutes parts. A tout instant, il faudrait nous arrêter pour

examiner plus attentivement, et nous laisser aller aux réflexions qui se pressent dans notre esprit.

A l'endroit où nous sommes, un roi saxon éleva en 616 une église et un couvent de Bénédictins, qui prit le nom de Westminster (monastère de l'ouest). Détruit par les Danois, il fut relevé de ses ruines au XIe siècle. L'abbaye de Westminster, avec ses tombeaux de familles illustres et d'hommes célèbres, est regardé par les anglais comme un monument national ; un tombeau, dans cet ancien couvent de Saint-Benoit transformé en temple protestant, est le plus grand honneur que l'Angleterre puisse accorder au mérite de ses enfants. On y remarque surtout la chapelle de Henri VII, chef de la famille des Tudors. Les stalles, dont chacune appartient à un chevalier de l'Ordre du Bain, sont d'un

travail artistique achevé ; la voûte disparaît sous les ornements, et l'œil est ébloui à la vue de ce chef-d'œuvre d'architecture du moyen âge. Mais combien le cœur est plus tendrement ému lorsqu'on monte à la chapelle de saint Edouard le Confesseur, et qu'on se jette à genoux au milieu des personnes qui entourent la balustrade ! On ne manque pas de prier le ciel pour la conversion de ce peuple, qui eut pour roi le saint dont le corps repose ici-même. Il est vraiment touchant d'admirer la foi, avec laquelle chacun approche de sa dépouille mortelle des chapelets, crucifix et autres objets de piété, lorsqu'on songe surtout que toutes ces démonstrations de la piété ont lieu en Angleterre, dans le principal sanctuaire de l'erreur.

EDIFICES PARLEMENTAIRES

Tout près de l'abbaye de Westminster, sur les bords de la Tamise, s'élève dans le style gothique le plus pur, le superbe palais du Parlement. Sa construction remonte à 1840 et elle a coûté soixante et quinze millions de francs. Malheureusement, l'entrée en est intérdite aux visiteurs depuis les deux explosions de dynamite de 1885.

CATHÉDRALE DE SAINT-PAUL

Nous terminons notre journée par la visite de la cathédrale de Saint-Paul, l'édifice le plus remarquable de Londres. Bâtie après le célèbre incendie de 1666, sur le plan de Saint-Pierre de Rome, elle est le plus grand temple du monde entier, après la basilique vaticane. La nef a près de cinq cents pieds de longueur, et l'on

monte par plus de six cents dégrés jusqu'à la boule de la lanterne, qui peut contenir cinq à six personnes. Mais, dans l'immense enceinte de ces quatre murs, où l'on ne voit que des monuments élevés à la gloire des grands hommes, rien ne parle au cœur, tandis que, dans la plus modeste de nos églises catholiques, tout nous révèle l'amour de Dieu et les grands mystères de l'espérance chrétienne.

HANSOM

On conçoit quel brouhaha inconcevable règne dans la ville aux cinq millions d'habitants. A l'angle de plusieurs rues, les voitures arrivent tellement pressées, qu'un homme de police doit se tenir en plein milieu du chemin, pour donner à chacune sa direction, et les arrêter s'il y a encombrement. Et ces omnibus et tramways,

qu'on aperçoit à de si rares intervalles dans nos rues de Québec, et si peu remplis, ici se succèdent presque sans interruption, et sur l'impériale comme à l'intérieur, les bancs sont couverts de personnes affairées.

Pour revenir de Saint-Paul, nous prenons un *hansom*, voiture particulière au pays et la plus à la mode. Placé en équilibre entre deux roues, ce cabriolet pèse à peine sur le dos du cheval. En arrière, et tout en haut, se tient le cocher dont les guides, passant par-dessus la voiture, tombent sur le harnais, comme tenus par une main invisible. Une ouverture pratiquée dans la capote, nous permet de lui transmettre nos messages, tandis que lui-même, au moyen d'un mécanisme, peut abaisser devant nous un vitrail, qui nous met à l'abri de la violence de la pluie et des vents. On le conçoit facilement, le voyageur imprudent qui s'aviserait, à ce moment-là,

de mettre la tête en dehors, se trouverait pris comme au piège. Nous avançons rapidement, allant à droite, à gauche, comme par enchantement, sans que la rencontre d'un si grand nombre de voitures retarde en rien notre marche. Nous arrivons bientôt en face de notre hôtel ; aussitôt la portière s'ouvre, grâce à un gamin accouru pour la circonstance. Nous avons à peine mis le pied sur le seuil de l'hôtel, que les portes, tirées par un laquais en faction, s'entr'ouvent comme d'elles-mêmes.

Quant au cocher, c'est un personnage, avec chapeau à haute forme, et c'est de son siège qu'il reçoit le salaire que lui apporte un obligeant faquin.

Inutile d'ajouter que ces gens, aux prévenances intéressées, ne prétendent pas imposer leurs services pour vos beaux yeux, et si vous retardez à leur offrir le

pourboire attendu, vous les voyez qui tournent autour de vous, vont, viennent, se donnent un air empressé, et ne vous quittent pas que vous ne soyez revenu de votre distraction. Aussi faut-il souvent dénouer les cordons de sa bourse, pour récompenser en espèces sonnantes tout ce menu peuple.

ILLUSIONS

Aujourd'hui tout semble tourner autour de moi : et les murs de l'abbaye de Westminster, et la massive cathédrale de Saint-Paul, comme aussi l'hôtel où nous avons établi nos pénates. Ce sont le tangage et le roulis du *Parisian* qui se font encore sentir, et agissent sur le système nerveux. C'est une illusion ; elle nous fait songer à celles du monde. L'enfance voit comme dans un mirage les plaisirs de la jeunesse ; celle-ci se

nourrit des projets d'avenir de l'âge mûr, et les vieillards se font encore des rêves chimériques, lorsque la réalité de la mort vient les surprendre. Funestes illusions, vous êtes l'aliment qui nourrissez trop souvent le cœur et l'esprit des mortels !

TOUR DE LONDRES

14 octobre 1891.—Cette vieille forteresse, dont une partie remonte à Guillaume le Conquérant, fut transformée plus tard en prison d'Etat ; maintenant elle sert d'arsenal. Pour la visiter, chacun doit entrer dans le courant déjà formé par le flot des visiteurs et le suivre, sans qu'il lui soit possible de revenir sur ses pas.

On pénètre d'abord dans la salle des Joyaux de la Couronne, où l'on peut admirer la couronne de la reine Victoria, chef-d'œuvre d'orfèvrerie, ornée de près de

trois millle diamants, et estimée à trois millions de francs.

Dans la salle des armures anciennes, vingt-deux cavaliers et grand nombre de fantassins, de grandeur naturelle, et armés de pied en cap, sont rangés suivant l'ordre chronologique, afin d'offrir un tableau fidèle des costumes militaires depuis le XIIIe siècle. A la vue d'armures si pesantes, on est étonné de la force des guerriers qui s'en servaient. C'est bardé de fer qu'on allait autrefois à la guerre. Combien peu des hommes d'aujourd'hui pourraient supporter pareil poids dans les combats !

De même, les monuments des âges passés ne ressemblent guère à ceux des temps présents ; c'est qu'on travaillait alors pour l'avenir, tandis que maintenant on veut jouir en son vivant du fruit de ses travaux. Le premier coup d'œil éblouit

dans les édifices remarquables du jour. En présence des chefs-d'œuvre légués par les siècles, l'imagination n'est pas toujours aussi vivement frappée ; mais notre admiration augmente à mesure qu'on examine davantage, et qu'on se rend mieux compte du fini des détails, et de la profusion des richesses répandues même en des endroits où elles ne paraissent pas, mais où l'exige la perfection de l'art.

CHEMIN DE FER SOUTERRAIN

De la Tour de Londres à l'établissement de Madame Tussaud, nous prenons le chemin de fer métropolitain, qui entoure la ville d'une vaste ceinture souterraine et la sillonne en tous sens. Nous descendons par un large escalier à la gare, et bientôt se fait entendre le sifflet de la locomotive. Nous ne tardons pas à être

installés dans de confortables compartiments et emportés à toute vapeur. Quelques fanaux disposés le long de la route répandent seuls leur pâle lumière, et nous sommes souvent jetés dans les ténèbres, par la rencontre d'un convoi avec sa longue file de voitures. Sur certaines parties de la ligne, en effet, il y a jusqu'à quatre voies, et il passe plus de huit cents trains par jour.

A la gare, les rayons du soleil nous arrivent par un toit vitré, et nous permettent de voir les employés du chemin de fer, des marchands installés à leurs boutiques, et quantité de personnes qui descendent des wagons ou s'empressent d'y monter. C'est donc tout un monde qui se meut sous terre ; plus de deux cent mille voyageurs passent chaque jour dans ces tunnels, tandis que des millions envahissent les rues de la populeuse capitale.

ETABLISSEMENT DE MADAME TUSSAUD

Nous avons vite fait de traverser la ville ; nous voici à l'établissement de madame Tussaud. A l'entrée, est une jeune personne : sa main droite repose sur une table, son front est appuyé négligemment sur la gauche, et elle tient ses yeux fixés sur un livre. Sans doute, ces volumes épars qu'on voit rangés sur la table, sont des *Guides* qu'elle offre en vente. Vous avancez, mais vous vous arrêtez aussitôt : vous avez devant vous une statue en cire. Et pendant des heures, vous contemplez les représentations parfaitement ressemblantes des persônnages célèbres de l'histoire. Quelquefois ce sont des cours entières de rois, princes et princesses, sous les costumes les plus riches de l'époque. J'étais à examiner la reine Victoria avec la famille royale,

lorsque j'aperçus, assise sur un banc, une bonne vieille au visage ridé par les ans ; elle portait lunettes et de ses deux mains tenait une canne qui lui servait d'appui. Je m'approchai : c'était encore une statue en cire.

Dans la *salle des reliques de Napoléon*, on voit la voiture que l'empereur avait à Waterloo. Madame Tussaud l'acheta soixante-dix mille francs. La *salle des horreurs* contient le portrait d'un grand nombre de criminels tristement célèbres, et les principaux instruments de supplice, entre autres, le couperet sous lequel tombèrent les têtes de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Madame Tussaud naquit en Suisse ; elle vint à Paris lors de la Révolution. Les ouvrages en cire étaient alors très en honneur ; elle fut appelée à la cour pour enseigner cet art dans lequel elle excellait.

Elle vécut aux Tuileries et à Versailles, connut Louis XVI et la famille royale, aussi les principaux chefs révolutionnaires, et elle se plut à reproduire tous ces personnages de la Royauté et de la Révolution. En Angleterre, où elle émigra après son mariage avec un nommé Tussaud, elle obtint une grande vogue en exhibant ses statues en cire. L'établissement qu'elle a fondé et qui porte son nom, est tenu encore aujourd'hui par des membres de sa famille, et est devenu l'une des attractions de la ville de Londres.



DE LONDRES A PARIS

LA MANCHE

LES eaux de l'Atlantique et de la mer du Nord, resserrées entre les côtes de France et d'Angleterre, sont presque toujours agitées; aussi sont-elles redoutées des marins, et plus encore peut-être des touristes. J'en ai fait l'expérience, car, après moins de deux jours passés dans la capitale londonienne, je dus traverser la Manche. Les vagues frappaient avec violence notre bateau à roues, le secouaient fortement, et s'élançaient sur le pont. J'y restai cependant avec constance, mais il fallut céder à la fin, et descendre dans la salle à dîner qui sert en même temps de

dortoir. De chaque côté, des lits ou espèces de divans ont été disposés par étages, et à la tête de chacun d'eux, on a placé des bassins à l'aspect sinistre. Mais jetons un voile sur les scènes d'horreur dont ce lieu fut témoin......

ROUEN—MONUMENTS

Au point du jour nous étions à Dieppe, port de mer le plus rapproché de Paris, et partions immédiatement à Rouen, ancienne capitale de la Normandie, aujourd'hui l'une des principales villes de France avec ses cent mille habitants, et la première par ses monuments gothiques.

15 octobre 1891.—A peine installés à l'Hôtel de la Poste, il nous faut, après une nuit sans sommeil, nous remettre à nos courses: se promener est quelquefois un rude métier.

La cathédrale de Notre-Dame, l'église paroissiale de Saint-Maclou, celle de Saint-Ouen, sont des chefs-d'œuvre d'architecture. L'intérieur de Saint-Ouen, surtout, est peut-être unique pour la légèreté incroyable et la hauteur de la construction ; ce qui n'a pas empêché les vandales de la Révolution d'y installer une forge en 93. A titre de curiosité, on nous montre, à l'entrée de la nef, un bénitier tellement disposé que la voûte vient se refléter, avec une netteté admirable, dans l'eau qu'on a soin d'y conserver à pleins bords.

CICERONE

Le *cicerone* que la Providence nous a fait rencontrer est d'une loquacité extraordinaire ; c'est d'ailleurs le cas pour la plupart de ces gens. Ce n'est pas à dire que le cercle de leurs connaissances

s'étende bien loin ; au contraire, il ne va pas ordinairement au delà de certains renseignements pratiques, qu'ils ont appris à réciter avec un aplomb imperturbable.

C'est une leçon, toujours la même, qu'ils disent à tout venant, adoptant pour la circonstance un ton sententieux, et tranchant parfois d'un coup de langue les questions compliquées de l'histoire. Ils se tiennent toujours en observation et distinguent avec une rare perspicacité, au milieu de la foule, un étranger qui cherche à se dissimuler. L'accoster poliment, lui offrir leurs services, est l'affaire de quelques instants. Comment se défendre contre de pareilles prévenances ? Pour eux, c'est leur gagne-pain, et leur passe-temps. Aussi se mettent-ils tout entiers à la disposition des personnes qu'ils conduisent, pour mériter leurs bonnes grâces et les engager à faire preuve de générosité. Il

est juste d'ajouter que leur ambition n'est pas démesurée. Cet homme à la haute stature, au brillant uniforme, portant épaulettes et casque à la militaire, qui se promène gravement dans l'église, affectant de montrer que c'est lui qui tient la clef de la grille du chœur, ne craignez pas d'avoir recours à son obligeance, et soyez certain qu'il recevra avec reconnaissance les quelques sous que vous lui offrirez. Il est donc admis que de ce côté-ci de l'océan, dans le commerce ordinaire de la vie, à part le prix convenu, il reste encore le pourboire qui n'est dû qu'en générosité, mais qui en réalité s'impose.

ÉTAT DES ESPRITS

A six heures, je gravissais dans un omnibus, traîné par quatre forts chevaux, la montagne que domine le sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours. C'est un lieu

de pèlerinage assez fréquenté ; malgré cela, les hôtels convenables y sont rares ; du moins mes recherches ne me firent découvrir qu'une maison de pension de troisième ordre. Pour la première fois, je me trouvais avec des Français et chez eux. Je passai la soirée avec la famille —" Ah oui ! ne tarda pas à me dire l'hôtellier, homme dans la soixantaine, je suis catholique, et c'est une bonne paroisse que celle de Bon-Secours. Je suis grand ami de Monsieur notre curé, et c'est moi qui fournis les cierges à l'église." Cependant j'appris bientôt que le zélé fournisseur n'allait ni à confesse, ni à la messe.— Puis, il me développa quelques-unes de ses théories. Je commençais à me rendre compte de l'état des esprits.

La France est catholique, comme l'Angleterre est protestante, la Russie, schismatique. On tient à la religion de

Clovis ; c'est un dépôt national qu'on défendrait les armes à la main, si les ennemis de l'Eglise voulaient l'enlever trop brusquement. Mais, quant à la pratique elle-même, c'e t différent : se dire catholique, voilà toute la religion du grand nombre. A quoi tient pareil malheur ? Signalons ici la profanation du dimanche et la diffusion des mauvais journaux, comme n'en étant pas les moindres causes.

L'hôtesse paraît être une bonne personne, mais elle tient magasin et vend des épiceries le dimanche. Permettez-lui de continuer ce négoce ou obtenez que tous les magasins restent fermés le jour du Seigneur, et elle sera heureuse de se remettre à ses devoirs religieux.—Toutefois, il faut toujours se trouver des prétextes pour excuser sa conduite et endormir sa conscience. C'est la mission des mauvais journaux, qui sont légion en France. Ils

ne cessent de s'attaquer aux prêtres. Si l'un deux a le malheur de manquer en quelque point, vite les mille voix de la presse s'emparent du fait comme d'une bonne aubaine, le publient partout en le commentant ; on fait entendre des cris de scandale pharisaïque, et le récit exagéré en parvient jusqu'aux derniers habitants des villes et des campagnes.

Advienne un gouvernement honnête, franchement catholique, qui connaisse son devoir et l'accomplisse, la France est sauvée. De nouveau, on écoute la parole du prêtre, on se rend à ses pressantes exhortations ; les églises se remplissent de pieux fidèles, et les confessionnaux sont envahis par la foule des pénitents. Alors seulement, la main du Seigneur cessera de s'appesantir sur notre malheureuse mère patrie, et la paix, le bonheur deviendront le partage du " royaume très chrétien."

AU MARCHÉ

16 octobre.—Après la messe célébrée en l'honneur de Notre-Dame de Bon-Secours, je descends à la ville. Il me restait quelques heures avant le départ du train de Paris, j'en profitai pour errer un peu à l'aventure. Comme on s'aperçoit vite qu'on n'est plus sur le continent américain! Voyez donc toutes ces femmes qni vont, viennent, agissent aux affaires comme les hommes, et, comme eux, semblent avoir dépouillé tout respect humain. Pour transporter les marchandises qu'on offre en vente, on se sert de brouettes, et vous voyez des personnes sur le déclin de la vie comme d'autres dans la fleur de l'âge, tirer ou pousser des voitures de toutes sortes. Ordinairement c'est sur la tête qu'on porte son fardeau, et on arrive à acquérir une

adresse et une force extraordinaires ; sans y mettre la main, on tient en équilibre une lourde charge et l'on peut ains marcher et courir tout à son aise. La plupart se rendent sur une place publique ou auprès d'une église ; mais un grand nombre parcourent les rues et souvent harcèlent les passants sans miséricorde. Et vous entendez tout ce monde jeter les hauts cris pour attirer l'attention des acheteurs. Chacun fait connaître à sa manière ce qu'il offre en vente, et cela sur les tons les plus variés et les plus curieux, et à des intervalles toujours les mêmes. Un moment, une voix nasillarde vous écorche les oreilles, tandis que l'instant d'après vous entendez un son sépulcral sortir du fond d'un gosier. Quelquefois la voix se soutient ; d'autres fois, elle monte et descend d'une gamme à l'autre sans aucune espèce de transition ; ou

bien elle s'arrête brusquement comme un instrument dont la corde s'est brisée. Il me semble encore voir une vieille femme, installée avec son panier auprès du perron d'une église. Ses habits étaient tout rapiécés ; ses pieds nus dans de gros sabots de bois, étaient recouverts d'une boue déjà ancienne. Malgré son extrême vieillesse, elle avait encore la voix forte pour crier chacun des légumes qui remplissaient sa large brouette et qu'elle rangeait en même temps de la main. Lorsqu'un acheteur se présentait, sa figure prenait une expression nouvelle, où se lisait un désir excessif du gain. Puis, elle regardait sa voisine, échangeait avec elle un clin d'œil de satisfaction, disait un mot de plaisanterie, et tout à coup reprenait sa chanson, comme une horloge montée qui sonne à ses heures.

Enfin, l'heure du départ approche, et je puis pénétrer dans la salle d'attente, à la gare, en montrant au gardien mon billet de passage; car en France tout se fait avec la plus grande ponctualité. Ce n'est que quelques instants avant l'arrivée du train, qu'on nous permet de sortir sur l'espèce de promenade où se tiennent les voyageurs et les quelques employés du chemin de fer.

Nous laissons enfin la ville qui vit s'élever le bûcher de Jeanne d'Arc, et nous nous mettons en route pour la Ville-Lumière.



PARIS

LE DIMANCHE

DIMANCHE, 18 octobre 1891.—De ma chambre, ce matin, j'entends les cris de la rue et le bruit des voitures. Il doit être bien triste, pour une première fois surtout, de voir profané honteusement, le seul jour de la semaine, que le bon Dieu s'est réservé !

10 hrs du soir.—Lors de mon départ du Canada, j'avais le bonheur de célébrer la sainte messe au Bon-Pasteur de Québec, au milieu du recueillement et de la paix. Au moment d'entreprendrc un voyage d'outre-mer, on éprouve des émotions nouvelles, et une prière plus fervente s'élève du cœur vers le ciel.

Le dimanche suivant a été d'une mono-

tonie affreuse. Renfermé dans les flancs du *Parisian*, j'étais en proie au mal de mer; mais du moins le repos dominical était observé autour de moi. Les protestants sont même d'une sévérité exagérée à cet égard. En ce jour, pas de jeu, pas de musique, abstention complète de tout divertissement.

Le troisième dimanche que je passe en voyage sera bientôt écoulé : il a été sans contredit le plus triste. A Paris on ne remarque presque pas de différence entre le dimanche et les autres jours de la semaine. Au premier coup d'œil, on pourrait croire que tous les magasins, cafés, restaurants, sont ouverts. Ce sont partout les mêmes travaux, c'est la même activité fiévreuse. Le pauvre ouvrier, qui a peiné toute la semaine, reste encore courbé sous le poids du jour, et aucuns loisirs ne viennent délasser ses membres fatigués, et

reposer son esprit absorbé dans les mille préoccupations journalières. C'est un mercenaire dont le rude service ne connaît point de relâche. Craint-il donc de manquer du nécessaire ? Mais Dieu, qui nourrit les petits oiseaux dans la plaine, eux qui ne sèment ni ne moissonnent, laissera-t-il périr l'homme, sa créature privilégiée ? Aux Juifs, dans le désert, il distribuait une double provision de manne pour le sabbat ; de même il assure au travail de la semaine une rémunération spéciale, qui compense la perte apparente d'une journée sans salaire. D'ailleurs l'expérience est là, qui nous prouve que celui qui n'observe pas le dimanche use ses forces dans un travail ingrat, se prive des joies les plus pures de la famille, et n'en devient pas plus riche. — On ne peut vraiment prospérer quand on est en guerre avec le ciel.

* * *

Si le spectacle est triste dans la rue, on ne peut dire qu'il a sa compensation dans les églises. On n'y trouve pas en effet cet ordre, ce recueillement, cet esprit de famille, qu'on admire au Canada.

C'est un va-et-vient continuel ; il y a surtout celui des étrangers qui ne cessent de parcourir l'église en tous sens pour la visiter. Chacun paraît agir un peu à sa guise ; celui-ci est debout, un autre à genoux, tandis qu'un troisième reste assis et baisse à peine la tête quelques instants pendant l'Élévation : il ne paraît pas y avoir union de prières entre le prêtre à l'autel et cette foule mouvante. Cependant il est juste d'ajouter qu'on est profondément édifié en voyant quantité de personnes plongées dans une fervente oraison ; ces catholiques pratiquants sont des

modèles de piété, et leur mérite est d'autant plus grand, qu'ils ont à refouler le courant d'indifférence et d'impiété qui entraîne le grand nombre.

L'emploi des chaises au lieu de bancs m'a paru favoriser ce triste état de choses, et faire ressembler la nef d'une église au parquet d'une salle. Ces chaises sont disposées à l'avance, ou bien mises en réserve pour être présentées aux arrivants ; encore faut-il souvent les passer par-dessus la tête des voisins pour les rendre au destinataire. Et tout le temps de l'office, une bonne dame va dans les rangs pour recueillir le prix du loyer.

Dans notre pays, au contraire, chacun peut se croire chez soi à l'église. Le banc, c'est un souvenir de famille. Ici même sont venus s'agenouiller les vieux parents, et les descendants tiendront à garder ce banc qui fut celui de leurs

ancêtres. On se fait un point d'honneur de se trouver à son poste tous les dimanches. Les voisins se reconnaissent, et on aime à les retrouver chaque semaine aux places accoutumées.

Les cérémonies elles-mêmes ne se font pas avec toute la pompe, ni le chant n'est exécuté avec toute la beauté, que mon imagination avait rêvés. Je n'ai rien trouvé qui fût supérieur au décorum et à la majesté qui règnent dans notre vieille Basilique de Québec.

LA SAINTE-CHAPELLE

Nous avons visité la *Sainte-Chapelle*, l'édifice gothique le plus élégant de Paris, un véritable bijou. C'est saint Louis, le plus grand roi de France, le roi croisé, qui l'a fait construire dans son palais, afin d'élever un monument moins indigne des précieuses reliques de la Passion, qu'elle

devait renfermer. Ici, admirons sans réserve car tout est grand et noble, depuis le pavé du temple jusqu'à ces colonnes qui s'élèvent avec tant de grâce, et soutiennent, comme le plus près possible du ciel, une voûte que décorent les plus riches peintures. Restons en contemplation à la vue de ces vitraux, de cette rosace surtout peinte avec une perfection qu'on ne peut plus atteindre. On est heureux de voir le trône sur lequel saint Louis vint, les pieds nus, déposer la *Sainte Couronne.* On a dû la transporter depuis dans le trésor de Notre-Dame, pour la mettre en sûreté, lors de cette Révolution impie qui ne savait rien respecter.

LA TOUR EIFFEL

Nous avons terminé notre journée par la visite de la tour Eiffel. Il est difficile

de s'en former une idée sans en faire l'ascension.

Dès le premier étage nous sommes déjà transportés à une hauteur considérable. Au second, à peine ose-t-on d'abord s'approcher de la balustrade pour jeter un coup d'œil au dehors, et les hommes, qui remplissent les places publiques, nous paraissent comme des enfants. Nous sommes à quatre cents pieds du sol ; un nouvel ascenseur nous transporte à cinq cents pieds plus haut. C'est alors que Paris et ses environs ressemblent à un vaste damier, et les hommes, à des fourmis qui se meuvent en tous sens. Cet ascenseur lui-même, qui d'en bas, lorsqu'on le voit monter dans la tour, pourrait être comparé à un panier, contient cent personnes. Sur cette plateforme du dernier étage, se trouve une salle vitrée où huit cents personnes se logent à l'aise. Au-

dessus est la lanterne ; il y a là un observatoire, des laboratoires, et l'appartement privé du constructeur Eiffel.

Et la charpente de fer de la tour immense n'est pas une masse informe ; au contraire, elle ne manque ni de symétrie ni d'élégance. Espérons qu'un jour la croix, qui a sauvé le monde, surmontera le drapeau qui déploie ses couleurs tricolores à plus de mille pieds du sol.

Au retour, un bateau-mouche nous conduisit jusqu'à la place de la Concorde. Ces légers bateaux sillonnent la Seine, comme les omnibus et les tramways encombrent les boulevards, et tous ensemble ne suffisent pas encore à la foule qui se presse de toutes parts.

MONTMARTRE

19 octobre. — C'est aujourd'hui le plus beau jour depuis mon départ. Il m'a été

donné de le passer en grande partie à Montmartre, le mont des martyrs, *mons martyrum*, devenu la montagne de la pénitence.

Jusqu'à présent j'avais joui, mais d'une jouissance un peu stérile, et sans que le cœur fût vraiment touché. Partout je ressens un certain malaise qui ne peut se traduire, mais qui existe au fond de l'âme. Même dans ces édifices religieux, chefs-d'œuvre consacrés par l'admiration des siècles, on ne peut jouir entièrement, lorsqu'on voit la maison du Seigneur devenue comme la maison de tout le monde, où chacun entre et d'où il sort suivant son bon plaisir, sans plus s'occuper quelquefois du Saint Sacrement que s'il n'y était pas, ne daignant pas incliner légèrement la tête devant le tabernacle qui le renferme. Même les guides, atta-

chés au service de l'église, semblent souvent ignorer la présence du Dieu de nos autels.

Mais, dans la basilique de Montmartre, j'ai retrouvé la piété et le respect qui font le charme de nos églises. Tout de suite, en franchissant le seuil, on aperçoit des écriteaux qui avertissent de garder le silence, et on se trouve au milieu de personnes recueillies.

C'était un jour de pèlerinage. Les habitants d'une commune étaient venus, accompagnés de leurs prêtres, offrir au Sacré Cœur des prières, des vœux et des réparations. Après avoir eu le bonheur de célébrer la sainte messe à l'autel construit avec les offrandes venues du Canada, et dédié à notre saint patron national, je pris place dans la nef, afin d'assister aux cérémonies publiques. Je passai là de doux moments, et mes yeux furent humectés de larmes ; je compris mieux,

en terre étrangère, combien sont vraies les paroles du cantique :

Un seul moment qu'on passe dans ton temple
Vaut mieux qu'un siècle au palais des mortels.

Cette dévotion au Sacré Cœur, j'ai essayé de l'entretenir dans mon âme et dans celle de mes paroissiens, et je me trouve dans le principal temple construit en son honneur, le monument du Vœu national !

Et comment ne pas être ému ? Sur l'autel brille l'ostensoir au milieu de mille lumières ; en arrière, comme suspendue dans les airs, les bras étendus et la poitrine entr'ouverte, se dresse la statue du Sacré Cœur. Tout au fond, sur un autel, apparaît celle de la sainte Vierge qui, elle aussi, à l'exemple de son divin Fils, élève vers le ciel des mains et des regards suppliants.

Dans la nef, ces enfants conduits par des religieuses, tous ces hommes et ces femmes représentent la France repentante, et ils sont venus à leur tour répéter les paroles qu'on voit écrites en gros caractères au fond de l'abside : *Sacratissimo Jesu, Gallia pœnitens et devota.*

Oui, la noble nation des Francs veut se repentir, reprendre la ferveur des anciens jours. Malgré toutes les manœuvres infernales des francs-maçons qui étouffent les élans généreux de son cœur, elle s'arrachera à leurs criminelles étreintes. La Révolution de 89 a ramené pour elle l'ère des martyrs ; mais douze apôtres ont renouvelé la face de l'univers, et le Cœur de Jésus régénérera la France. Il lui a demandé un monument national, elle l'a promis par vœu. Ce vœu, il s'accomplit, c'est le gage du salut.

A la communion, le spectacle devient

plus émouvant. Tous ces pèlerins, dévoués serviteurs de la plus noble des causes, se dirigent lentement et dans le plus profond recueillement vers la table sainte, et lorsqu'ils ont reçu le Dieu qu'ils adorent, ils regagnent leurs places, plus lentement encore, la tête pieusement baissée, les mains jointes sur la poitrine. En ce moment la présence réelle remplit le saint lieu. Dans la personne de quelques-uns de ses enfants, la France est prosternée au pied des autels, et c'est le Cœur de Jésus qui implore le pardon de la grande coupable, en faveur des quelques justes qu'elle renferme encore dans son sein.

La messe est suivie d'une chaleureuse allocution, et la cérémonie se termine par la consécration solennelle au Sacré Cœur.

Je m'en retournai plus confiant dans l'avenir. *Sursum corda!* En haut les cœurs, avec les saintes aspirations. Le mal

est dans la plaine, mais sur les hauteurs se tient la France repentante. Hier, c'était le deuil des sentiments patriotiques et religieux à la vue de la profanation du dimanche, et la France me paraissait ensevelie dans le linceul de ses vices et de ses impiétés ; aujourd'hui, un horizon moins sombre s'ouvre à mes espérances ; je la vois qui commence à secouer ses langes de mort et cherche à sortir du tombeau où ses ennemis, ou plutôt ses propres enfants, veulent l'ensevelir avec sa foi et ses mœurs. Ne désespérons donc pas ; car, à côté de la France qui blasphème, il y a la France qui répare et qui prie.

La France n'est pas une nation comme une autre ; elle est comme le cœur des peuples civilisés ; ses palpitations se font sentir partout et répandent dans le monde des germes de vie ou de mort. Ses prinpes de 93 ont bouleversé le continent

européen ; son esprit, redevenu chrétien, fera de nouveau circuler la sève du christianisme dans les veines de l'humanité, et l'on pourra encore redire avec un noble orgueil : *Gesta Dei per Francos.*

La colline de Montmartre prête ses assises de pierre, pour soutenir à plus de trois cents pieds au-dessus de la Seine la basilique du Sacré-Cœur, à l'endroit même où, suivant la tradition, furent martyrisés saint Denys, premier évêque de Paris, et ses compagnons, d'où le nom de *mons martyrum.* L'église du Vœu national n'est pas encore complètement terminée. Comme les monuments que les siècles lèguent aux siècles, elle s'élève lentement ; mais, comme eux, elle défiera les injures du temps. Les fonds nécessaires pour sa construction sont fournis par des quêtes et des souscriptions volontaires dont le

montant s'élève déjà à vingt-cinq millions de francs.

SÉMINAIRE DES MISSIONS ETRANGÈRES

20 octobre. — Les humbles dévouements me touchent plus que le vain éclat des grandeurs humaines, et je trouve plus de bonheur à entendre les discours sans prétention d'une piété sincère que les phrases creuses des beaux diseurs. L'habit d'un martyr, troué par la balle qui lui a valu le ciel, me dit plus au cœur que les vains ornements de personnages quelquefois tristement célèbres dans l'histoire.

Ces réflexions me viennent naturellement à l'esprit, en ce jour que j'ai eu le bonheur de célébrer la sainte Messe, dans la chapelle du Séminaire des Missions Etrangères. C'est donc ici que se forment ces prêtres à l'âme héroïque, qui vont

porter le flambeau de la foi chez les nations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie ! A travers la demi-obscurité qui règne dans la crypte, je puis admirer la piété angélique de ces prétendants au martyre, et il me semble déjà les voir au milieu des tortures qui attendent la plupart d'entre eux. Ils sont plus de cent cinquante qui étudient les langues barbares, afin de se mettre en état d'annoncer la parole de Dieu aux peuplades infidèles. Car leur vocation à tous est décidée. Dans quelques années, quelques mois, ils laisseront patrie, famille, ce qu'ils ont de plus cher ici-bas, pour aller sur des plages inconnues et inhospitalières. Ils ne sont déjà plus à la terre, mais tout entiers à leur sublime vocation.

On est pénétré d'un religieux respect et d'une sainte émotion, lorsqu'on visite la *chambre des martyrs*, et que l'on

contemple les instruments de supplice des missionnaires, les vêtements teints de leur sang. Le Père Bérard qui m'accompagne, doit partir le mois prochain pour la Birmanie. A la vue de tous ces objets, et surtout de la fameuse *cangue* chinoise, à la vue de ces martyrs de la foi que les tableaux nous représentent couverts de plaies sanglantes, la tête penchée et le cou découvert tandis que le bourreau s'apprête à frapper, il devait penser qu'un pareil sort lui était probablement réservé. La religion, et une religion divine seule, est capable de développer de semblables vocations. M. Bérard me laissa une image de Notre-Dame de la Salette ; je la conserve avec soin : elle peut devenir le précieux souvenir d'un martyr.

Monsieur le Supérieur eut la bonté de me recevoir. Il me dit tout l'intérêt qu'il porte au Canada et en particulier au

Séminaire des Missions Etrangères de Québec. Il me fit don des reliques de trois martyrs contemporains dont la canonisation est introduite en cour de Rome : les Vénérables PP. Borée et Bonnard, décapités au Tonkin, et Gagelin, étranglé en Cochinchine.

Le sang de la France est noble puisqu'il entretient encore la source de pareils dévoûments, malgré les efforts des sectes impies pour en faire le sang impur d'hommes sans foi et sans mœurs.

* * *

Je n'avais visité qu'un petit nombre de monuments, et j'étais à la veille de mon départ. Heureusement, je fis la rencontre d'un guide intelligent qui connaissait son Paris par cœur : " Je vois que vous êtes étranger, dit-il en m'abordant. Je vous aurais volontiers accompagné, si mes

services n'avaient pas été retenus. " Puis, se ravisant : " Voilà plus d'une heure que j'attends ; décidément l'on ne viendra pas au rendez-vous ; je suis à votre disposition." C'était un rusé, celui-là, il savait plus d'un tour, et le personnage attendu n'avait sans doute existé que dans son cerveau.

LES INVALIDES

Nous commençons notre journée par les Invalides. Vaste hôpital fondé par Louis XIV pour retirer les soldats infirmes ou âgés, il pouvait contenir cinq mille pensionnaires ; mais il n'en compte ordinairement que quelques centaines, les invalides préférant vivre indépendants avec la pension qu'ils reçoivent du gouvernement.

La galerie des armures et le musée ethnologique offrent un intérêt tout particulier, ainsi que l'église de Saint-Louis

avec ses deux rangées de drapeaux enlevés à l'ennemi ; mais ce qui attire surtout l'attention et commande l'admiration de tous, c'est le tombeau de Napoléon Ier, placé sous le dôme doré. La lumière pâle et mystérieuse qui nous arrive de la coupole, contribue encore à augmenter l'impression de solennelle grandeur qui règne en ces lieux.

Le sarcophage, fait d'un seul bloc de marbre, est entouré d'une couronne de laurier en mosaïque, et occupe le milieu d'une crypte circulaire ouverte par le haut ; tout autour sont des chapelles destinées à recevoir les dépouilles mortelles des membres de la famille impériale. L'exilé de Chislehurst a sa place réservée dans cette demeure funèbre, vraiment digne des grands de la terre. Il y sera déposé lorsque les événements permettront de ramener son corps en France.

C'est donc ici que dort de son dernier sommeil celui qui a rempli l'univers du bruit de son nom. Il fit trembler les rois sur leurs trônes, et, devenu l'arbitre de l'Europe, partagea des couronnes entre ses frères et ses généraux. Lui-même régna sur le plus beau pays du monde. Il aurait pu asseoir solidement sa dynastie ; mais l'homme de génie méconnut sa sublime vocation, les fumées de l'orgueil obscurcirent en lui les pures lumières de la foi, et dans son ambition il voulut servir ses propres intérêts, avant ceux du Dieu qui avait fait sa grandeur. Le devoir lui incombait de rétablir en France le culte catholique ; il ne le fit qu'à moitié, et il eut l'audace sacrilège d'attaquer le vicaire de Jésus-Christ. Aussi son œuvre n'a pas été durable. Battu par l'Europe conjurée contre lui, devenu prisonnier d'Albion, il alla mourir sur un rocher

désert au milieu de l'océan, n'ayant à ses côtés que deux fidèles serviteurs, lui qui avait vu tant de peuples à ses pieds. Et voilà que le même siècle qui a été témoin de la fondation de sa dynastie, la voit s'éteindre misérablement sur la terre étrangère.

Heureuse infortune cependant, qui a fait descendre dans l'âme de l'empereur déchu la réflexion salutaire, et l'a ramené au Dieu de son enfance !

En 1840, son corps fut transféré solennellement aux Invalides. C'était la réalisation de ses dernières volontés. " Je " veux, dit-il dans son testament, que " mes cendres reposent sur les bords de " la Seine, au milieu de ce peuple que j'ai " tant aimé."

LE PANTHÉON

Ce temple fut élevé par Louis XV en l'honneur de la patronne de Paris, sainte Geneviève, sur l'emplacement de son tombeau. C'est une église en forme de croix grecque, avec dôme à trois coupoles. Convertie en Panthéon par la Constituante, elle fut destinée à la sépulture des grands hommes de la patrie. Napoléon la restitua au culte, mais la Révolution de 1830 s'en empara de nouveau. En 1851, elle fut rendue une dernière fois à son premier usage, et resta la possession des catholiques, jusqu'au moment où elle fut odieusement désaffectée, lors des obsèques solennelles de Victor Hugo.

Je pénétrai dans la crypte à la suite du guide, dont la bougie ne répandait autour de nous qu'une faible lueur. Nous nous

trouvâmes bientôt en face du cénotaphe de Jean-Jacques Rousseau ; une fausse main sortie du cercueil entr'ouvert tient un flambeau allumé *comme pour éclairer le monde ;* tout auprès est le tombeau de Victor Hugo enseveli sous les fleurs et les ornements de toutes sortes ; plus loin, le monument de Voltaire que surmonte sa hideuse statue. Je ne pus me défendre d'un moment de terreur, et je me crus transporté dans les sombres demeures du maître que ces hommes néfastes ont servi. Les louanges du cicérone à l'adresse de ces malfaiteurs de l'humanité n'étaient pas de nature à dissiper mes appréhensions.

A un endroit, notre guide réveilla les échos d'une voix sonore. Ensuite, avec une lanière de cuir, il frappa le mur à diverses reprises, et au loin on entendit comme les échos du tonnerre rouler sous les voûtes basses du souterrain.

LE LOUVRE

Le Louvre et les Tuileries formaient le palais le plus vaste et le plus splendide de Paris.

Ces bâtiments, réputés la meilleure œuvre d'architecture française,occupaient, sur la rive droite de la Seine, une superficie de plus de cinquante arpents carrés.

C'est d'abord le Vieux-Louvre, fondé par François Ier, puis le Nouveau dont les ailes, avant 1872, étaient reliées par les Tuileries. A la suite, viennent la place de la Concorde de sinistre mémoire, les Champs-Elysées, et la superbe avenue de même nom qui conduit jusqu'à l'arc de triomphe de l'Etoile d'où partent, pour rayonner dans toutes les directions, douze magnifiques avenues.

Depuis les Champs-Elysées jusqu'au Louvre, six ponts relient les deux rives

de la Seine. Il y en a jusqu'à vingt dans les limites du chemin de fer de ceinture, et certes ils ne sont pas trop nombreux. Parmi les plus remarquables, citons ceux d'*Iéna*, en face de la tour Eiffel et du Trocadéro, de l'*Alma*, des *Invalides*, celui de la *Concorde* jeté entre la Chambre des Députés et le centre de la place de la Concorde, et d'où l'on peut apercevoir, à l'extrémité de la rue Royale, l'église de la Madeleine et sa majestueuse colonnade. Le pont des *Saints-Pères* aboutit à la place du Carrousel, ainsi appelée en souvenir du grand tournoi (currus solis) qu'y donna Louis XIV. On traverse cette place en passant entre l'Arc-de-Triomphe de Napoléon et le monument de Gambetta; la rue de Rivoli nous sépare seule alors du Théâtre français, et devant nous s'ouvre la splendide avenue de l'Opéra.

Je n'entreprendrai pas de parler des

musées du Louvre, d'abord parce que je ne suis pas du tout expert en fait de peinture et de sculpture, puis je n'ai eu à ma disposition pour les visiter que quelques heures, à peu près le temps d'en parcourir les salles. Seulement celles du musée de peinture forment une longueur de près d'un kilomètre, et renferment plus de deux mille tableaux.

LES TUILERIES

C'est Catherine de Médicis qui fonda les Tuileries pour lui servir de palais, dans un endroit où se trouvait une fabrique de tuiles. Elles devinrent dès lors la résidence des souverains de France, jusqu'à Louis XIV qui transporta la cour à Versailles.

Leur destinée devait être des plus tragiques. En 1789, on y amena de Ver-

sailles l'infortuné Louis XVI, qui n'en sortit que pour aller à la Tour du Temple, et de là monter à l'échafaud. En 1830, la royauté de la Restauration succomba par suite de la prise du château, et de la fuite du roi ; celle de Juillet s'éteignit de la même manière en 1848. Enfin les Communards de Paris y mirent le feu, et en 1883 s'en fit la démolition complète. Sur les ruines on agrandit le jardin des Tuileries.

L'histoire du château des Tuileries se trouve intimement liée à celle du palais de Versailles, et m'amène naturellement à dire quelques mots sur cette maison de campagne des rois de France.

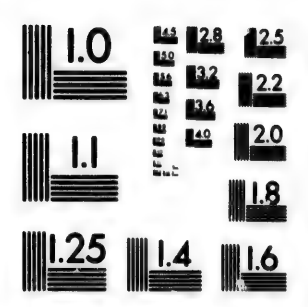
PROMENADE A VERSAILLES

C'est le lendemain de mon arrivée qu'en compagnie de MM. les abbés Baril, du Séminaire des Trois-Rivières, et

Lapointe, mon compagnon de voyage, j'ai visité Versailles, son palais et ses jardins.

Versailles est une ville de cinquante mille habitants, à trois quarts d'heure de chemin de fer de Paris. Création de Louis XIV, elle fut d'abord sa résidence d'été, puis la demeure permanente de la cour jusqu'après la prise de la Bastille, alors que la foule ameutée vint y chercher le roi-martyr pour le conduire dans sa capitale, au milieu d'un hideux cortège. Abandonné pendant longtemps, à cause des dépenses qu'auraient entraînées sa restauration, le palais reprit son ancienne splendeur sous Louis-Philippe, grâce surtout à la fondation du musée historique, l'un des plus beaux de l'univers. Dans la guerre franco-prussienne, il devint le siège du quartier général du roi de Prusse qui s'y fit proclamer empereur d'Allemagne. Après la capitulation, le gouvernement

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

français s'y établit pour combattre de là la Commune et ses horreurs. Enfin, en 1879, les Chambres laissèrent Versailles pour se transporter à Paris.

* * *

On est émerveillé à la vue de la magnificence qui règne en ces lieux. Pour transformer cette campagne autrefois inculte, et lui donner l'apparence qu'on admire aujourd'hui, pour créer, en un mot, ces magnifiques jardins, ces parcs, ces chemins qui se croisent en tous sens, on conçoit que trente-six mille hommes et six mille chevaux aient été occupés à la fois.

Dans un endroit où l'eau manquait complètement, on a rempli d'immenses réservoirs, et encore aujourd'hui, le divertissement des Grandes-Eaux, qui a lieu

tous les mois, attire une foule énorme à Versailles, et coûte chaque fois une dizaine de mille francs.

Il y a aussi le Grand-Trianon, construit par Louis XIV pour Madame de Maintenon, et le Petit-Trianon, séjour favori de Marie-Antoinette. Ce sont de petits châteaux, composés seulement d'un rez-de-chaussée, et qui n'offrent rien de bien intéressant en eux-mêmes.

A la vérité on ne jouit pas entièrement en contemplant toutes ces merveilles. Pendant que Louis XIV prodiguait les richesses en embellissements, l'Etat s'appauvrissait ; ce déploiement de splendeurs orientales favorisa la corruption des grands et le mécontentement du peuple, et contribua pour sa part à amener la révolution de 89.

LE THÉATRE

Le théâtre moderne, voilà la source empoisonnée où va s'abreuver de gaieté de cœur une foule avide de plaisirs et de nouveautés ; elle y puise l'esprit de légèreté, le goût des aventures romanesques et la dépravation des mœurs.

Même ces pièces, prétendues bonnes par les familiers du théâtre, trop souvent ne sont pas sans danger, et renferment quantité de fausses maximes qui, à force d'être répétées, finissent par pénétrer dans le cœur et l'esprit de ceux qui ne cessent de les entendre, et pervertissent le sens moral. Le mal est encouragé sous mille formes différentes et spécieuses, et le bien relégué trop souvent au second rang. Autrefois, on mettait en scène les grandes passions qui se partagent le cœur humain, mais du moins lorsqu'elles por-

taient au mal, on en reconnaissait facilement les funestes effets et elles inspiraient de l'horreur ; le théâtre contemporain tend à tout travestir, et des paroles, contraires aux saines notions du devoir et de la vertu, sont mises sur les lèvres des personnages *honnêtes* de la pièce.

Maintenant jugez des amusements qu'on se paye dans cette *bonne* ville de Paris. La Comédie française donne des représentations tous les soirs, et chaque fois, galerie, parterre, loges de famille, toute la salle regorge de spectateurs. Et il en est ainsi dans plus de trente théâtres, où se presse tout un monde impatient de nouvelles sensations.

Sur les minuits, toutes ces salles de spectacles se vident. Les rues se remplissent de la multitude qui s'en échappe, et prennent une recrudescence d'animation. Que de désordres une seule nuit de la

grande capitale renferme dans ses plis ténébreux !

LE PARISIEN

Le Parisien est vif et intelligent. Il croit tout savoir, et voudrait qu'il en fût de même pour les autres. Il se prête volontiers à donner des renseignements, mais il vous faut saisir sa première explication ; sinon, il s'impatiente et élève la voix. S'il se croit offensé, il devient hautain et répond brusquement. L'un de nous, en train de bouquiner sur les quais, s'adresse un peu familièrement au marchand de livres : " Mon vieux, combien...—Laissez-moi cela ! reprend aussitôt notre homme à la barbe blanche, est-ce que, vous aussi, vous ne vieillirez pas un jour ? " puis il se renferme dans sa dignité blessée. Un autre, assis à table auprès d'un quidam

que rien ne distingue du reste des mortels, lui demande poliment un léger service qu'on est habitué à se rendre entre convives, et notre personnage de répondre : "Je ne suis pas ici de service, appelez le garçon."



DE PARIS A LOURDES

DISTANCES PARCOURUES.

Blois, 21 octobre 1891.—Après cinq jours passés à Paris, j'en suis parti pour Rome, *viâ* Lourdes. Mais avant d'aller plus loin, donnons le tableau des distances approximatives parcourues jusqu'à présent :

De Québec à Liverpool....	2,659	mille
" Liverpool à Londres...	175	"
" Londres à New-Haven	51	"
La Manche.....................	80	"
De Dieppe à Rouen........	41	"
" Rouen à Paris	94	"
	3,100	" ou 1033 lieues.

ORLÉANS

De Paris à Orléans, le trajet est vite fait. Orléans est la ville de Jeanne d'Arc, et encore aujourd'hui, le 8 mai, on y célèbre une fête en souvenir de la levée du siège par les Anglais en 1429. Je m'y arrête quelques heures seulement, le temps de visiter ses principaux monuments, et en particulier le tombeau de Monseigneur Dupanloup.

LES URSULINES DE BLOIS

22 octobre.—J'ai dit la sainte messe ce matin dans la chapelle des Ursulines. La révérende mère supérieure et la mère Saint-Julien ont été pour moi d'une excessive bonté ; cette dernière est la fille aînée de Monsieur Aubry, autrefois professeur de Droit à l'Université Laval de Québec, et rédacteur en chef du *Courrier*

du Canada. En leur compagnie, j'ai visité le monastère et ses dépendances.

Les Ursulines de Blois sont relativement prospères, malgré les menées sourdes et persécutrices d'un gouvernement impie. Dieu bénit leur œuvre de dévouement, et le bien qu'elles font, au milieu des jeunes filles de la ville et des environs, est incalculable. Elles luttent au prix de mille sacrifices, mais non sans avantage, avec les écoles laïques subventionnées par l'Etat, et enlèvent ainsi sa proie à l'hydre de l'incrédulité. Ce sont de pareils dévouements qui conservent encore au cœur de la France, un peu de foi et d'amour de Dieu, malgré le froid du doute et de l'irréligion qu'on cherche à y faire pénétrer de toutes parts.

Les Ursulines de Blois nous rappellent celles que nous avons connues au Canada : c'est le même esprit de zèle et de sacrifice,

joint à une égale simplicité monacale. Partout elles sont vraiment les Dames Ursulines : *Dames*, par leurs manières distinguées, manières qu'elles savent communiquer à leurs élèves ; *filles de sainte Ursule*, par la pratique de toutes les vertus chrétiennes et des conseils évangéliques.

L'Ordre a été fondé au commencement du XVIe siècle en même temps que celui des Jésuites ; tous deux semblent avoir pour mission spéciale de lutter contre les envahissements de la prétendue Réforme, et afin d'être à la hauteur de leur vocation sublime, ils ne cessent de se renouveler dans la ferveur de leur fondation.

Au Canada, les Ursulines sont venues les premières sous la conduite d'une sainte, et, depuis deux siècles et demi, elles forment des générations de femmes chrétiennes et éclairées, qui sont l'un des plus

fermes remparts de notre religion et de notre nationalité.

HOSPITALITÉ CANADIENNE

Angers, 22 octobre.—J'avais pour Monsieur Aubry, professeur de Droit Romain à l'Institut catholique d'Angers, une lettre de présentation de la part de Monsieur Ernest Gagnon, de Québec. J'avais renoncé au voyage d'Angers qui n'était pas sur ma route, mais les révérendes mères de Blois ont tellement insisté, que j'ai remis dans mon itinéraire la ville de Monseigneur Freppel. A la gare, M. Aubry prévenu par un télégramme de la mère Saint-Julien, m'attendait pour m'amener chez lui.

Monsieur et Madame Aubry ont conservé le meilleur souvenir du Canada, leur pays d'adoption pendant neuf ans, et de ses habitants. Leur maison est toujours ouverte aux Canadiens aussi bien que leur

cœur, et l'hospitalité qu'on y reçoit est *canadienne*, tellement leur délicatesse est ingénieuse à faire revivre les habitudes de la patrie absente. Ce n'est pas un mince plaisir, par exemple, que de retrouver des journaux d'outre-mer qui nous permettent de connaître un peu la suite des événements, arrivés depuis notre départ. Le cœur se remet à battre plus fort ; il faut si peu pour l'émouvoir au souvenir du pays.

Le voyageur est nécessairement cosmopolite. Sans demeure fixe, il va d'un lieu dans un autre, et ses jours s'écoulent amenant toujours du nouveau, bien qu'ils se ressemblent tous par plus d'un point. La vie se passe sans beaucoup de soucis, et la tête reposée ne connait plus ces maux qui l'assiégent quelquefois, lorsqu'on applique trop assidûment son esprit sur le même objet. Le passé paraît comme un rêve,

tellement il est rempli de choses diverses, et on ne saurait prévoir les surprises du lendemain. Hier encore, comment aurais-je pu soupçonner les heureux incidents de Blois et d'Angers ? Le tout a dépendu de quelques instants, d'un projet de promenade en Bretagne abandonné à la dernière heure. Il ne me restait plus que le temps de prendre le train d'Orléans, ou plutôt de le manquer. Je saisis à la hâte ma malle, quitte à y mettre un peu d'ordre, une fois dans la voiture. J'arrive à la gare, juste à temps pour sauter dans le train qui s'ébranle. J'étais parti sans même régler ma note à l'hôtel ; je devais envoyer l'argent plus tard, lorsque mes instants seraient moins scrupuleusement comptés. A Orléans, mon compagnon peut à peine en croire ses yeux, lorsqu'il aperçoit celui qu'il vient de laisser à Paris.



Comme il veut continuer à Tours, force nous est de nous séparer de nouveau.

Et c'est ainsi que j'ai pu gagner quelques jours, et pousser une pointe jusqu'au pays de l'Anjou.

* * *

23 octobre.—J'ai dit la messe dans l'église paroissiale. Ce monument a été construit à la suite d'un vœu fait par Monseigneur Freppel, d'illustre mémoire. On était en 1870 et les Prussiens envahissaient la France. Dans cette extrémité, le pieux évêque promet d'élever un temple en l'honneur du Sacré-Cœur, au moyen de contributions volontaires, si les ennemis ne mettent pas le pied dans son diocèse ; de fait, ils s'en approchèrent, l'entourèrent, mais n'en franchirent pas les limites.

Angers est probablement la meilleure

ville de France, et proportion gardée de la population, celle qui renferme un plus grand nombre de communautés. C'est là que se trouve la maison-mère des Sœurs-Adoratrices du Saint-Sacrement. J'ai visité leur petite chapelle. A la vue de ces saintes religieuses qui se remplacent jour et nuit au pied des autels, des dames de la Confrérie qu'on reconnaît au scapulaire qui tombe sur leurs épaules, et de l'assistance recueillie qui se renouvelle sans cesse, on sent le calme de la méditation pénétrer dans le cœur.

Ma pensée se reportait naturellement à Québec, où tant de pieuses personnes appellent de leurs vœux et de leurs prières une communauté de ce genre.

La matinée s'est passée agréablement. En la compagnie de M. Aubry, j'ai compris que les Français qui sont bons le sont véritablement. Lorsque je le voyais s'ar-

rêter sur la rue pour parler à un pauvre, s'intéresser à son sort, à celui de sa famille, l'encourager de ses paroles, je songeais aux premiers siècles de l'Eglise, et je me disais : C'est ainsi que devaient agir nos pères dans la foi, lorsqu'ils ne formaient encore qu'un cœur et qu'une âme.

J'emporte, de cet homme distingué et de sa digne compagne, un souvenir impérissable de respectueuse amitié et de sincère reconnaissance.

UNE CONVERSATION

Tours.—Entre Angers et Tours, j'ai eu pour compagnon de voyage un prêtre du diocèse de Tours. Nous nous sommes entretenus de l'état de la France.

Evidemment on éprouve un malaise extraordinaire. Il faut un dénoûment à la persécution qui travaille dans l'ombre, et cherche à miner toute autorité divine et

humaine. Jusqu'à présent les sacrifices et les holocaustes n'ont pas suffi pour apaiser le courroux du ciel, et la main, qui venge le crime, reste toujours appesantie sur la nation prévaricatrice ; Dieu semble l'avoir abandonnée à tous les égarements de son sens réprouvé.

Qui sait si la persécution ouverte ne serait pas la cause indirecte et la condition de son salut ? Beaucoup pensent même qu'il faut du sang, du sang de martyr, et vivent dans la disposition de donner leur vie pour une cause aussi sainte, si Dieu les en juge dignes.

Déjà plusieurs évêques ont été traduits devant les tribunaux. Est-ce le commencement du régime de la violence ? La chose n'est pas probable, car les coryphées de l'impiété, imbus de l'esprit du plus pur libéralisme, veulent à tout prix l'éviter.

Leur projet, arrêté dans le secret des

loges, est de matérialiser le peuple, avant de lui enlever les quelques bribes de sentiments religieux qui lui resteront encore au cœur, et pour cela, on procède graduellement et avec une hypocrisie et une malice diaboliques.

Hélas ! on ne réussit que trop dans l'œuvre néfaste, et la nation descend tristement les degrés de l'irréligion et de l'incrédulité. " La France, comme l'écri-
" vait avec tant de justesse Monsieur
" Aubry dans le *Courrier du Canada*,
" n'est et ne peut être que catholique ; si
" Dieu l'abandonnait à ses aveuglements,
" elle pourrait devenir incroyante ; héré-
" tique ou schismatique !....jamais ! "
Cette heure funeste semble avoir sonné ; et déjà, pour un bien grand nombre de Français, l'homme n'est plus qu'un corps sans âme immortelle, et sa destinée est celle des animaux qui naissent, vivent et

disparaissent. Serait-il donc possible que la France devînt impie, comme l'Angleterre et l'Allemagne sont protestantes ?

La patience divine attend souvent les individus dans l'autre monde, mais les nations sont punies en celui-ci. Le châtiment sera terrible pour notre mère patrie, s'il est proportionné à l'abus qu'elle a fait des grâces de choix que la Providence lui a départies. Dans l'état actuel des esprits, une étincelle peut allumer la guerre, et comment en calculer les conséquences, avec les moyens de destruction que fournit la science moderne ?

De leur côté, les anarchistes respirent la haine de toute autorité, et aspirent à bouleverser la société de fond en comble. Les excès des communards, en 1871, montrent assez jusqu'où peut se porter leur rage insensée. Et cette plaie des

nations s'étend de plus en plus, et menace de gangrener le corps social tout entier.

Lorsque toute espérance humaine sera perdue, alors peut-être le Seigneur aura pitié de la France ; il ira la chercher dans l'état d'abaissement où l'auront plongée les ennemis de sa foi, pour la relever et la remettre au rang qu'elle n'aurait pas dû cesser d'occuper, au milieu des nations chrétiennes.

INSTALLATION D'UN CHEMIN DE CROIX

Après avoir visité la cathédrale, je me rendis à la magnifique église qu'on élève à la mémoire de l'Apôtre des Gaules, saint Martin de Tours. On se préparait à l'installation d'un chemin de croix ; je restai à la cérémonie. Il y avait une assistance assez nombreuse, mais presque exclusivement composée de femmes. En général, on a paru avoir une dévotion

plus vive qu'au Canada. Je remarquai plusieurs personnes qui demeurèrent à genoux tout le temps de la cérémonie, et elle fut longue pourtant, puisqu'on fit une instruction à chaque station. Sans doute, pensai-je, elles prient pour des êtres chers qui ne remplissent plus leurs devoirs de religion. Pour elles, elles demandent la persévérance au milieu des épreuves qui les entourent.

Heureuses les familles dont tous les membres sont chrétiens pratiquants ! Heureux sommes-nous dans notre chère province de Québec, jusqu'à présent restée si franchement catholique ! Ce bonheur, il me semble que je le goûterai davantage lorsque je serai de retour au pays.

ISOLEMENT

TARBES.—Dimanche 25 octobre.—Ce soir, j'éprouve les tristesses de l'isolement.

L'homme, parce qu'il est fait pour la société, sent le besoin de communiquer avec ses semblables. Des êtres privés de raison peuvent bien rester à la chaîne tout le jour, ou brouter solitaires l'herbe des champs, c'est dans leur destinée ; mais notre âme demande à se répandre, et il lui faut un confident de ses peines comme de ses joies. C'est la source qui laisse déborder le trop-plein de ses eaux.

En ce moment—onze heures du soir—de ma chambre de l'Hôtel-de-la-Paix à Tarbes, j'entends les cris joyeux d'enfants qui sautillent, exécutent des danses et *délivrent des gages*, en même temps que les voix plus graves des parents qui paraissent heureux de leur bonheur. Et moi, je me trouve seul dans cette ville de Tarbes. Je ne connais personne, et personne ne me connait. C'est ici tout un monde nouveau, de nouvelles figures,

des familles qui n'ont aucun point de rapprochement avec tout ce que j'ai connu jusqu'aujourd'hui. Telle est la vie. Chacun passe quelques années sur le petit coin de terre où la Providence l'a fait naître, dans le cercle restreint de connaissances et d'amis qui l'entourent ; et chaque famille n'est pour ainsi dire qu'une feuille détachée, dans cette forêt des populations humaines.

Ce soir, tandis qu'on se livre au plaisir à côté de moi, je reste isolé. Aucun ne me porte intérêt, ne soupçonne qu'il y a là une personne éloignée de douze cents lieues de son pays, de tout ce qu'elle aime sur la terre, et qui aurait besoin d'un peu de distraction. Voilà qu'on se met au piano, mais les sons qui frappent mes oreilles, ne font que jeter dans mon cœur une tristesse plus profonde, en ravivant

davantage les souvenirs de la vie de famille.

Je me trompe ; nous ne sommes jamais seuls, car partout nous suit un ami fidèle qui nous guide et nous console ; c'est notre divin Maître et Sauveur. Oui, le même Dieu que nous avons prié au pied de la grande croix de Tempérance du foyer paternel, le même que nous avons adoré dans le religieux silence de l'église paroissiale, nous le retrouvons en tous lieux et toujours. C'est ainsi qu'hier j'ai éprouvé un véritable bonheur à prier dans la maison de M. Dupont, transformée en oratoire de la Sainte-Face.

LE SAINT HOMME DE TOURS

Monsieur Dupont : voilà le nom d'un grand serviteur de Dieu, comme il s'en rencontre peu dans un siècle. Que n'avons-nous plus souvent de ces hommes aux

convictions fortement ancrées, au zèle d'apôtre, qui se mettent résolument au-dessus du respect humain ! La honte de pratiquer la religion est devenue de nos jours une faiblesse presque générale, et cause un mal énorme, surtout dans ce pays qui fut jadis le royaume très chrétien. On n'ose pas paraître ce qu'on voudrait être, et on devient insensiblement ce qu'on veut paraître. Pourquoi ne pas secouer ce lâche manteau de l'amour-propre, pour revêtir tout de bon les armes de Jésus-Christ ? M. Dupont a été, lui, dans notre temps, un exemple bien frappant du courage chrétien, dans cette ville de Tours, d'ailleurs si peu chrétienne.

Cet homme du monde, ce riche du siècle a garni son salon, ce lieu consacré d'ordinaire aux frivolités mondaines, d'images pieuses, dont l'une représente la Sainte Face. Devant cette gravure, il

à soin d'entretenir une lampe allumée, et sa confiance est telle qu'il engage chacun à venir y prier, et qu'il distribue l'huile de cette lampe aux malades qui se pressent dans son oratoire.

Il aurait pu aspirer à tenir un rang élevé dans la société, et il se plaît dans la compagnie des pauvres et des infirmes, au milieu des âmes simples et confiantes.

Avez-vous jamais songé à tout le bien que peut faire dans le monde une personne sage et instruite, animée de l'esprit du christianisme ? Il y a un ministère laïque que ne peut remplir le prêtre, et qui est fécond en fruits de grâces et de conversions. Telle a été l'œuvre de la vie de M. Dupont. Par ses bonnes paroles, ses exemples édifiants, par cette odeur de sainteté qu'il répandait autour de lui, il a été vraiment missionnaire dans son pays, propagateur de la foi, et zélateur de la

charité. Nous ne saurons qu'au jour du jugement toute la somme de bien qu'il a accomplie. Aussi, bien qu'il soit mort depuis quelques années à peine, on s'occupe d'introduire sa cause de béatification en cour de Rome, et le Saint-Père désire qu'elle se poursuive activement. Il tarde au chef de l'Eglise de proposer au culte et à l'imitation des fidèles, un homme qui s'est sanctifié dans l'état où la plupart d'entre eux sont appelés à vivre.

A la mort de M. Dupont, sa maison devint la propriété des Carmélites qui la transformèrent en oratoire, de sorte qu'au même endroit où l'homme de Dieu s'est agenouillé tant de fois avec les pèlerins venus de toutes parts, la foule accourt toujours plus nombreuse. L'insigne image de la Sainte-Face reste suspendue à la place qu'elle occupait autrefois, et devant elle brûle cette lampe qui ne s'est pas

éteinte depuis 1851. L'huile, sans cesse renouvelée, continue d'être l'instrument des bontés divines, comme en font foi les bâtons, béquilles et autres ex-votos qu'on y remarque.

On a érigé canoniquement dans la chapelle de la rue Saint-Etienne, la Confrérie réparatrice des blasphèmes et de la profanation du dimanche ; et une société de prêtres dits de la Sainte-Face a été fondée pour desservir le sanctuaire, et pourvoir aux besoins spirituels des pèlerins.

On a même projeté la construction d'une vaste église qui renfermera, comme une relique, l'oratoire de la Sainte-Face ; l'appartement et les meubles seront laissés autant que possible dans le même état où on les a trouvés à la mort de M. Dupont. Les plans du monument sont faits sur le modèle de la Basilique de Sainte-Agnès-hors-les-Murs ; les fonda-

tions sont à fleur de terre, et on possède les ressources nécessaires pour le terminer ; mais le gouvernement athée et franc-maçon, qui gouverne la France pour son malheur, y met obstacle et menace de tout détruire, si on continue les travaux.

J'ai eu le bonheur de célébrer dans ce lieu béni. Un parfum de douce dévotion l'embaume, et on s'en retire délicieusement impressionné.

TOURS, POITIERS, ANGOULÈME

Tours, Poitiers, Angoulème, Bordeaux : telles sont les villes que j'ai visitées hier.

C'est à Poitiers que vécut, dans le monastère de Sainte-Croix qu'elle avait fondé, sainte Radégonde, reine de France. Autour de son tombeau, la dévotion des fidèles entretient quantité de lumières. D'aussi loin qu'elles nous aperçoivent, des

femmes qui vendent les cierges accourent à notre rencontre, et c'est avec des supplications vraiment touchantes qu'elles nous conjurent d'avoir pitié de leur misère, et d'acheter un cierge ou une médaille.

Je me suis rappelé avec bonheur l'illustre évêque de Poitiers, le cardinal Pie, l'une des plus belles figures de notre siècle, ce défenseur intrépide de la vérité qui sut toujours mettre au-dessus d'un vain opportunisme la défense des grands principes.

* * *

A Angoulême, comme à Poitiers, je profitai de l'intervalle qui s'écoule entre le passage de deux trains de chemin de fer, pour visiter la ville. Elle est bâtie sur une hauteur. Lorsque j'en fis l'ascension, il me semblait que je montais la Côte-des - Marchands à Lévis, mais la

Charente qui coule à nos pieds, n'a nullement la majestueuse allure des eaux du Saint-Laurent. De l'autre côté, le spectacle change et rappelle plutôt les Remparts de Québec, mais le roc n'est pas taillé aussi à pic, et les chemins qui arrivent larges et en côtoyant, offrent le plus beau coup d'œil. Sur le versant opposé s'étend une forêt, traversée en tous sens par d'étroits sentiers, et l'on y voit çà et là des étangs avec des petites cabanes champêtres, où des oiseaux aquatiques prennent leurs ébats et trouvent un abri. Une promenade à travers les sinuosités de la montagne, sous les ombrages des grands arbres, au milieu des parterres en fleur, doit être l'attrait de la belle saison.

A la cathédrale, je remarquai le tabernacle qui semble tout en feu, tellement sont nombreux les cristaux et les pierres précieuses qui lui servent d'ornements ;

c'est bien la demeure du divin captif de nos autels au milieu des flammes de son amour pour les hommes.

BORDEAUX

A plus de vingt lieues de la mer où elle se jette après avoir échangé son nom pour celui de Gironde, la Garonne décrit une circonférence de quatre milles ; c'est sur cette courbe qu'est construite la ville de Bordeaux. A cette distance de l'océan, la marée se fait encore sentir fortement, et permet à des vaisseaux de deux mille cinq cents tonneaux de remonter facilement jusqu'au port qui peut en contenir plus de mille.

A Bordeaux, j'ai surtout remarqué la colonne de Saint-Michel. C'est le clocher qu'on a séparé de son église pour passer une rue entre deux. Il y a dans la crypte un cimetière, dont la terre a la propriété

de préserver les corps de la corruption. On nous montre une quarantaine de cadavres momifiés ; et l'on peut voir des cheveux, des dents, des oreilles, des bras et des pieds bien conservés, là surtout où il y a plus de terre. Cette personne a dû mourir tranquille, sa figure semble paisible. Voici un prêtre ; on le reconnaît à un lambeau de soutane. Cette femme au contraire a probablement été enterrée vivante, tellement les contorsions de son corps sont effrayantes.

C'est à Bordeaux que le gouvernement de la Défense nationale se transporta, en février 1871. Les députés, fuyant devant les envahisseurs du sol, s'y réunirent au nombre de 750 et formèrent une Assemblée nationale. Thiers, l'élu de vingt-deux départements, fut mis à la tête du pouvoir exécutif, et envoyé à Versailles pour traiter de la paix avec Bismarck.

Grande fut la consternation à son retour, lorsqu'on apprit les humiliantes conditions imposées par un vainqueur tout puissant, mais on était à bout de ressources ; il fallut bien subir le joug. Les Prussiens s'éloignèrent alors de Versailles, et les députés purent aller y tenir leurs séances.

LES LANDES

Les côtes occidentales de France, sur une longueur de quarante lieues à partir de l'Espagne, sont bordées de monticules de sable, puis s'étend un vaste plateau triangulaire qui se prolonge jusqu'à vingt lieues dans les terres. Tout ce terrain, dont la superficie dépasse douze cents lieues carrées, est sablonneux ou marécageux et tout à fait impropre à la culture : ce sont les *Landes*. Depuis la fin du siècle dernier cependant, grâce à des plantations de pins

maritimes, on a commencé à les convertir en forêts, et à les sillonner de routes. Aussi, ne voit-on plus que rarement les gens du pays, montés pour les traverser sur des échasses de cinq à six pieds, arpenter ces vastes solitudes avec la vitesse d'un cheval au galop.

Le principal article de commerce de la contrée est la résine, qu'on extrait des pins en les entaillant.

En allant de Bordeaux à Tarbes, on traverse les Landes. Le trajet est en grande partie dénué d'intérêt, et on s'arrête bien souvent à de petites stations. Les personnes du pays parlent pour la plupart le patois ; impossible de comprendre un seul mot dans tout ce qu'elles disent. Quelle différence au Canada ! C'est le même français, pas un patois, mais un français fils du grand siècle, qu'on parle partout, dans les provinces que baignent

les eaux de l'Atlantique comme sur les bords de l'Océan Pacifique.

Mais il est temps que je termine ma correspondance pour ce soir. Il est minuit et je dois partir de bonne heure demain, afin de pouvoir dire la sainte messe à Notre-Dame de Lourdes.



LOURDES

27 octobre 1891.— Qui ne connaît Lourdes, et n'a entendu parler de ses miracles ? Qui n'a pas entretenu, ne serait-ce qu'un instant, le doux espoir d'y aller un jour ? Ce rêve est désormais pour moi une réalité. Comment exprimer tout ce que je ressens ? Comme la reine de Saba, je puis m'écrier avec encore plus de vérité : " Non, tout ce que j'ai ouï dire n'est rien en comparaison de ce que je vois."

Dès notre arrivée, nous nous trouvons comme dans un monde nouveau, et notre grand pèlerinage national de Sainte-Anne de Beaupré ne peut même nous donner

une idée de ce qui se passe ici. Il semble que la Vierge Immaculée nous parle encore du pied de l'églantier sauvage ; nous y vivons dans son intimité, et ce sentiment intime de sa présence est peut-être la plus grande merveille de Lourdes. On s'attache à ces lieux, et lorsqu'il faut enfin s'en arracher, ce n'est pas sans un serrement de cœur. J'en appelle au témoignage de tous ceux qui ont fait le pèlerinage de Lourdes. Volontiers on dirait avec les apôtres : "Il fait bon d'être ici, établissons-y notre tente." Le rocher de Massabielle est le Thabor de la Mère de Dieu ; c'est là qu'elle se montre dans toute la splendeur de sa bonté maternelle.

Voyez tout ce monde agenouillé sur la pierre, là où se tenait Bernadette, lorsque l'Apparition ravissait tous ses sens en extase. Il y a foule peut-être, mais chacun peut se croire seul, tellement il

est absorbé dans sa prière. La sainte Vierge a demandé qu'on se lave avec l'eau qui a jailli miraculeusement sous les doigts de Bernadette, et tous, humbles paysans, grands du monde, ministres du Seigneur, se confondant dans une même simplicité de foi, se lavent les mains, les bras, la tête et la figure toute entière. Elle veut qu'on baise la terre en esprit de pénitence, et personne n'approche de la grotte sans y appliquer religieusement ses lèvres. D'autres étendent les bras en croix, et, dans cette posture fatigante, font monter vers le ciel les soupirs de leur cœur. Dans les commencements vous hésitez, mais l'exemple vous entraîne, tout respect humain disparaît, et vous éprouvez une véritable jouissance à vous livrer à toutes ces démonstrations de piété sensible.

Et pendant tout ce temps, brûlent en plein air des centaines de cierges qu'on

renouvelle sans cesse. Un homme sans foi pourrait se demander comme l'apôtre infidèle : pourquoi cette perte ? Ne pourrait-on pas, avec le produit de cette cire, faire de nombreuses charités, venir au secours des malheureux, du moins acheter des objets de piété ? Mais la dévotion ne raisonne pas ainsi, surtout à Lourdes. Il est vrai, on se propose d'emporter au pays des chapelets, des statues, des médailles, et les moyens sont peut-être bien limités, mais on ne partira pas sans brûler un cierge à la Vierge. Et c'est ainsi que la pure lumière de la cire se mêle sans cesse aux prières des pèlerins. Le soir, les ténèbres ajoutent encore à la beauté du spectacle, alors que l'obscurité de la nuit n'est dissipée que par ces lueurs vacillantes, et que le silence de ces lieux n'est interrompu que par le murmure du Gave qui coule à nos côtés, et le bruit des pas de ceux qui arrivent ou

qui s'éloignent. Mais si des voix s'élèvent pour chanter les louanges de Marie, c'est quelque chose de ravissant, d'unique ; et, si le cœur a résisté jusqu'alors, il n'y peut plus tenir, et des larmes bien douces viennent témoigner des émotions de l'âme.

Ce matin, en arrivant à la grotte, j'aperçus un jeune religieux que j'avais déjà remarqué. Son vêtement de bure grossière, son large manteau de laine, de pauvres sandales, une corde grossière terminée par de gros nœuds qui lui sert de ceinture, font connaître assez un Carme Déchaussé. Sa figure respire l'intelligence, et toute sa personne, la noblesse. Sans doute il aurait pu occuper un rang élevé dans le monde, lui qui a préféré la pauvreté de Jésus-Christ.

En ce moment, il prie avec une expression de ferveur que je n'oublierai jamais. Ses bras sont étendus en croix, et je vois

trembler ses mains épuisées par la fatigue ; les yeux fixés à l'endroit de l'apparition, il continue toujours ses pieuses oraisons. Enfin il se lève, s'approche du pied du rocher, le baise pieusement, et restant la tête appuyée, demeure longtemps en méditation. Puis il revient à la source miraculeuse, fait le signe de la croix, se lave le visage, tandis que ses regards restent attachés sur la statue de Notre-Dame de Lourdes.

Un pareil spectacle m'édifia profondément, mais combien je le fus davantage, lorsqu'on m'assura que ce moine était le fils du duc de N*** d'Angleterre, qu'il était venu avec son noble père pour obtenir la guérison d'un frère infirme. Le duc lui-même est très modeste, et ne se distingue des autres pèlerins que par un extérieur plus récueilli et plus réservé.

* * *

Maintenant si nous nous arrêtons à contempler le paysage de Lourdes, nous sommes forcés de nous écrier : c'est vraiment ici, dans ce pays de France le Royaume de Marie, sur les frontières de la catholique Espagne, que la Vierge Immaculée devait apparaître aux hommes, leur parler et attirer les foules. Nous avons en effet sous les yeux un ensemble de tableaux incomparables. En face, les Pyrénées avec leur neiges éternelles ; dans la plaine, le Gave et les belles prairies qu'il arrose. Et c'est là, entre les pics escarpés, et les champs de verdure, au fond d'une grotte champêtre, en ce lieu simple en même temps que grandiose, que Marie appelle ses enfants.

Puisse l'eau miraculeuse, sortie du rocher, devenir le bain salutaire où la

France vienne laver ses souillures ! puisse-t-elle être pour nous tous la source des plus grandes bénédictions !



DE LOURDES A ROME

DISTANCES DE PARIS A LOURDES

LOURDES étant le but de mon voyage du côté des Pyrénées, il me faut maintenant hâter ma course vers Rome.

La distance parcourue depuis Paris est de 851 kilomètres, répartis comme suit :

De	Paris	à Orléans,	121	Kil.
"	Orléans	" Blois,	57	"
"	Blois	" Tours,	56	"
"	Tours	" Poitiers,	98	"
"	Poitiers	" Angoulème,	113	"
"	Angoulème	" Bordeaux,	140	"
"	Bordeaux	" Tarbes,	246	"
"	Tarbes	" Lourdes.	20	"

Total : 851 kil. (190 lieues)

Quelques-uns peut-être ne sont pas familiers avec les kilomètres.

De fait, quand les gouvernements, mettant de côté les antipathies de race et les préjugés nationaux, auront-ils le bon esprit d'adopter l'unité de monnaie, poids et mesure ?

Il faudra bien alors recourir au système français, qui est sans contredit le plus rationnel et le plus complet. Ce jour-là on enlèvera une épine du pied du voyageur.

Pour revenir à notre calcul, deux pouces, mesure anglaise, valent cinq centimètres ; trois pieds et quatre pouces, un mètre ; et notre lieue équivaut à quatre kilomètres et demi. Ainsi nous avons parcouru cent quatre-vingt-dix lieues depuis notre départ de la capitale.

Votre curiosité n'est peut-être pas satisfaite, car la question de la bourse

l'emporte encore sur celle des distances. Or, apprenez combien l'on paye en France. A part les excursions et les voyages circulaires, le prix est invariablement en proportion du chemin parcouru : douze centimes et demi par kilomètre, en première classe ; un quart de moins, en deuxième ; et la moitié, en troisième : le tout à quelques centimes près. De Paris à Lourdes, le prix est donc de quinze piastres en seconde classe.

Reste la vitesse. Les trains rapides parcourent soixante à soixante-cinq kilomètres à l'heure ; l'express, quarante-cinq à cinquante, et les trains-omnibus, trente à quarante-cinq.

D'ailleurs, on peut se procurer facilement un *Indicateur* des chemins de fer, soit régional, soit continental, qui donne avec la plus grande précision les heures, les prix et les distances, et tous autres détails

utiles. Avec pareil guide, vous êtes votre maître, capable d'en remontrer aux gens des pays que vous traversez.

TOULOUSE, BÉDARIEUX, NIMES

Marseille, 30 octobre 1891.—Arrivé à Lourdes le lundi, j'en partais le mercredi, J'avais été heureux d'y rencontrer mon compagnon de voyage, ainsi que les abbés Plaisance et Kéroack, comme nous en route pour la Ville Eternelle. Nous sommes maintenant quatre canadiens pour continuer le voyage.

Ce premier soir, nous arrivons à Toulouse. Cette ville est bâtie sur la rive droite de la Garonne, dont les eaux rapides témoignent de la proximité des Pyrénées où elles ont leur source. L'église de Saint-Sernin en est le principal monument. Nous ne faisons que la traverser après le soleil couché, et jeter un coup

d'œil sur ses cinq nefs. Nous ne pouvons même pas aller prier aux tombeaux des six apôtres, dont les corps vénérés font partie du trésor de ses reliques.

* * *

Le lendemain, nous devions nous rendre à Montpellier en passant par Carcassone, Narbonne et Cette; mais les pluies avaient inondé la voie du côté de la mer, et force nous fut, rendus à Castelnaudary, de faire une courbe dans l'intérieur par Castres et Bédarieux, non sans changer bien souvent de train sur ces lignes locales.

Cette circonstance nous a fourni l'occasion de voir des pays accidentés, en traversant la Montagne Noire et les Cévennes. La vapeur nous entraîne souvent à travers des précipices et les contourne.

Quelquefois nous somme suspendus au-dessus d'un abîme, et l'instant d'après nous côtoyons un riant vallon. Cà et là nous apercevons des villages bâtis à même ces montagnes, et sur les hauteurs on distingne souvent dans le lointain un groupe de maisons que domine un château, vivante relique de la féodalité.

En traversant ces pays abruptes, emporté par la vapeur, je pensais à mon comté natal de Charlevoix, et je songeais qu'on y rencontrerait bien moins d'obstacles pour trouver un passage à la machine de feu. Encore mieux pourrait-on adopter un tracé plus court sur le bord du fleuve. C'est alors que nous aurions notre chemin de la Corniche avec ses brillants panoramas et ses noirs tunnels, ses charmants cottages et ses habitations champêtres.

Cependant ces contrées à l'aspect sauvage sont cultivées partout où le roc a

pu fournir ou recevoir un peu de terre. Sur le versant des côteaux et même des montagnes, on peut remarquer comme des chemins qui s'élèvent en serpentant. Ce sont autant de plates-formes en terre rapportée, que retiennent des murailles de pierre. Imaginez quelle somme d'ouvrage il a fallu, pour réaliser pareils travaux. Et c'est ainsi qu'on a obtenu quelques arpents propres à la culture. Ah ! si ces paysans possédaient des propriétés comme celles que nous exploitons, par exemple au lac Saint-Jean, ou bien si nos cultivateurs étaient animés du même esprit d'économie et de simplicité, comme une enviable aisance règnerait dans toutes les familles !

* * *

Ce matin, nous laissions Montpellier. A Nîmes, nous avons fait un arrêt de quel-

ques heures pour visiter le temple de Diane, la tour Magne, et surtout *les arènes* qui sont les mieux conservées de tous les monuments de ce genre. Elles sont construites en grosses pierres parfaitement ajustées, mais sans mortier. Au-dessus des colonnes on voit encore un attique de cent vingt consoles, percées de trous, qui servaient à fixer les mâts du velarium dont on couvrait tout l'amphithéâtre.

MARSEILLE

Marseille est la troisième ville de France, et l'une des plus belles ; sa Cannebière est plus pittoresque que les grands boulevards de Paris et elle possède des cafés plus luxueux. Le port de mer a toujours été le plus important de la France ; il a pris un redoublement d'activité depuis la conquête de l'Algérie et

l'ouverture du canal de Suez; et on ne cesse de l'agrandir. J'ai erré plusieurs heures sur les quais qui se déroulent et se croisent comme des rues, et que bordent, au lieu de maisons, des navires de toutes sortes. On peut y admirer des produits du monde entier, mais surtout des pays du Levant.

De même, on y voit des hommes de toutes les couleurs et de tous les costumes.

* * *

Demain, nous partirons de Marseille, et lorsque le soleil baissera à l'horizon, nous traverserons la frontière.

Nous, si fiers jusqu'à présent de notre titre de Canadiens-Français, le serons-nous autant auprès de ces Italiens qui n'aiment pas les Français, surtout en ce temps où des pèlerins de cette nation viennent d'être odieusement insultés sur

la place de la Minerve à Rome? En tout cas, nous ne voudrions pas, pour le moment, avoir maille à partir avec messieurs les Italiens.

* * *

Gênes, 31 octobre.—On ne va pas à Marseille sans faire le pèlerinage de Notre-Dame-de-la-Garde. L'église occupe le sommet dénudé et fortifié de l'une des collines sur lesquelles est bâtie la ville. Sur ce pic escarpé on a sous les yeux le port de Marseille, et, à perte de vue, les flots d'azur que parcourent les navigateurs, sous la protection de Notre-Dame-de-la-Garde.

La cathédrale est remarquable par ses vastes proportions, la richesse de ses marbres, et le luxe des décorations. L'intérieur est d'un effet grandiose.

Bientôt, on installera sur la place la

statue de Mgr Belsunce. Le souvenir de la charité héroïque de ce saint prélat, lors de la peste de 1720 qui enleva quatre mille habitants dans sa ville épiscopale, est resté vivace dans la population.

LA CORNICHE

Ce matin, je visitais Marseille, la grande capitale du sud de la France ; ce soir, je rédige tranquillement mes notes de voyage à l'hôtel de Rome, dans Gênes la Superbe.

Tout le jour nous avons longé la côte de la Méditerranée, mais non sans perdre souvent la vue de la mer, pour nous enfoncer dans les tunnels : nous avions commencé à suivre le chemin de la Corniche. Nous ne contournons pas les pointes de rocher qui barrent la voie, mais, nous avançant bravement à l'encontre, nous entrons dans le roc où la suite des trains

va se perdre, pour ressortir de l'autre côté avec un redoublement de vitesse.

Nous ne pouvons que jeter un coup d'œil sur Toulon, le principal port militaire de France après celui de Brest, là où le lieutenant Bonaparte fit l'essai de son génie.—Cannes et Nice, les deux endroits favoris des touristes de toutes les parties du monde, nous apparaissent comme des paradis terrestres avec les baies qu'elles forment en s'avançant dans la mer. La brise de l'océan les protège contre les ardeurs du soleil, tandis que des rochers escarpés et des rangées de collines les mettent à l'abri de la violence des vents ; leur température douce et égale en font des stations d'hiver incomparables. La belle saison s'étend surtout de janvier à avril, et pendant ce temps on multiplie les amusements pour les heureux de la fortune qui s'y donnent rendez-vous : ce

ne sont que concerts, jeux de toutes sortes, courses de chevaux, grandes régates; surtout il y a les réjouissances du Carnaval. Inutile d'ajouter que les arbres fruitiers bordent les chemins, entourent les maisons de pension et les villas, et que les fleurs odoriférantes naissent sous les pas dans ces lieux enchanteurs.

Nous voici à Monaco, capitale de la minime Principauté de ce nom, indépendante par la grâce des grandes nations. Entre deux tunnels nous pouvons contempler le site admirable de Monte-Carlo, ville célèbre dans le monde entier par son trop fameux Casino où vont s'engouffrer tant de fortunes, où le désespoir fait de si nombreuses victimes. Nous dépassons bientôt Menton.

LA FRONTIÈRE

Il était six heures lorsque nous arrivâmes

à Vintimille, siège des douanes française et italienne. Nous n'avions encore entendu parler que le français, et voilà que tout à coup, le temps de passer une porte et de changer de salle, nous n'entendons plus que l'italien dont nous ne pouvons saisir un traître mot.

J'ai compris en cette circonstance que la langue est le plus grand obstacle à la fusion des peuples, et fait plus que la hauteur des montagnes et l'immensité des mers. Les hommes tendent naturellement à se rapprocher ; l'inégalité de fortune, la variété des conditions, et la disparité de culte ne peuvent rien contre ce besoin des âmes. Mais si vous n'avez pas la communauté de langue pour établir la communication des intelligences et des cœurs, en vain aurez-vous les mêmes goûts, les mêmes tendances et les mêmes croyances, vous resterez étrangers les uns

à côté des autres. La différence didiôme est la meilleure garde aux frontières pour séparer les nations.

Et si nous faisons un retour sur notre pays : les Canadiens ont conservé leur foi parce qu'ils ont conservé leur langue ; de même, ils continueront à rester catholiques au milieu des peuples protestants qui les entourent, s'ils savent garder ce précieux dépôt. La question de notre nationalité et de notre foi est là tout entière. Que les partisans par trop ardents de l'anglais y songent, avant de favoriser parmi nous la langue d'un vainqueur qui ne partage pas nos croyances.

A la frontière de deux pays, que de choses diverses ! Nous laissons quelquefois la main d'un ami pour nous approcher d'un ennemi, en traversant cette ligne idéale qui sépare deux peuples voisins. Souvent, d'un côté, c'est la paix ; de

l'autre, la guerre : des hommes, faits pour vivre ensemble, prêts à s'entr'égorger et qu'arrête seule la rigueur des lois. Lorsque la religion ne vient pas mettre un frein à la cupidité et à l'ambition, les mortels laissés à eux-même deviennent plus féroces que les animaux privés de raison. On peut parler bien haut de liberté, d'égalité et de fraternité, en graver les caractères sur tous les édifices publics, comme en France ; mais ces mots, écrits sur des murs froids et insensibles, ne pénètrent pas dans les cœurs fermés aux sentiments de charité chrétienne. Aussi, en notre siècle où la diplomatie tend à chasser Dieu de la politique, faut-il tenir continuellement sur pied des armées innombrables qui écrasent les peuples, les démoralisent et rendent toujours imminentes des guerres fratricides.

GÈNES

Dimanche, 1er novembre. — Gènes ! quelle ville superbe avec ses palais dont la richesse rappelle la splendeur des anciens jours, ses marbres aussi riches que communs et son fameux cimetière, le plus beau de l'univers ! On retrouve partout des traces de la grandeur passée ; elles sont visibles dans les édifices religieux, et surtout dans les résidences privées des grands de l'époque : véritables monuments qui renferment des musées de toutes sortes, disposés dans des salles en marbre ou en mosaïque. On se croirait à Versailles ou au Louvre.

On ne peut se faire une idée du cimetière de Gênes avant d'avoir parcouru cette demeure des morts, j'allais dire des vivants, tellement le ciseau du statuaire a su animer le marbre. Ici, c'est un mari

qui pleure son épouse ; là, des orphelins sont réunis sur la tombe de parents trop tôt enlevés à leur affection. Quelle expression dans les traits ! Peut-on mieux peindre les sentiments de l'âme, la foi dans une autre vie qui empêche la douleur de devenir le désespoir, la douce espérance et la tendre charité qui rayonnent dans une figure triste mais résignée ?

Le voile que porte cette veuve désolée, comme il est délicat ! Quelle finesse dans cette dentelle qui décore le vêtement de l'ange montrant à la mère inconsolable le ciel, où s'est envolé son enfant ! On a peine à croire que des tissus si légers soient en marbre.

Tous ces monuments remplissent de vastes galeries. Au-dessous sont les caveaux funéraires où l'on pénètre par des escaliers de marbre. Quelques-uns coûtent des sommes énormes. On ne

cesse d'en élever de nouveaux, et les artistes s'étudient à atteindre une perfection toujours plus grande, et à faire exprimer au marbre toutes les impressions de l'âme. D'ailleurs, on n'admet pas d'ouvrages médiocres, et un comité est chargé de faire le choix de ceux qui seront acceptés.

Le cimetière de Gênes ne date que du milieu du siècle et il est déjà trop étroit ; comme il a été construit sur le versant de la montagne, on doit creuser dans le roc pour l'agrandir.

C'était la veille de la Commémoration des Morts ; aussi avons-nous pu admirer la dévotion des Génois pour leurs défunts. Il était beau de les voir s'agenouiller, prier quelque temps, verser parfois des larmes, puis déposer une couronne, allumer une lampe ou un cierge Le soir, l'effet a dû être féerique en même temps qu'édifiant.

* * *

* * *

L'une des gloires de Gênes, c'est de compter parmi ses enfants l'immortel Christophe Colomb. Sur la place, devant la gare centrale, s'élève le monument du découvreur du Nouveau-Monde. Aux pieds de la statue, qui s'appuie sur un ancre, est l'Amérique à genoux. Le piédestal est entouré de quatres figures allégoriques : la Religion, la Science, la Force et la Prudence.

PISE

Pise,—2 novembre.—Pour celui qui a visité Gênes, Pise sa rivale d'autrefois perd de son intérêt. Cependant la place du Dôme où se trouvent, au milieu d'une solitude imposante, la Cathédrale, le Baptistère, le Campanile et le Campo Santo, offre un groupe d'édifices comme on n'en trouve nulle part ailleurs.

Le Campanile, commencé en 1174, fut terminé en 1350. C'est la fameuse *Tour penchée.* De face, l'inclination est peu sensible; on s'en rend mieux compte lorsqu'on monte les trois cents marches, qui conduisent au huitième étage où sont installées les huit cloches. L'œil, à cette hauteur, perd de vue la base qui se dérobe aux regards, et embrasse avec crainte le vide qui semble attirer. On comprend la hardiesse de l'entreprise, si réellement elle est l'œuvre du génie et non l'effet du hasard, comme d'aucuns le prétendent avec plus de probabilité.

C'est du haut de cette tour, que Galilée put faire tout à son aise ses célèbres expériences sur la loi de la chute des corps.

La Cathédrale, construite en marbre blanc, a cinq nefs avec transept qui en compte trois. Elle date du XIe siècle, le Campo santo est du XIIe, et le Bap-

tistère, du XIIIe. Ce dernier monument, comme le Campanile, est de forme circulaire ; il mesure cent pieds de diamètre.

Au bout de quelques heures je dus m'arracher à tant de beautés, et me remettre en route pour Rome ; mais, avant d'y arriver, disons un mot des distances parcourues depuis Lourdes.

1er jour

De Lourdes	à Toulouse,	277 kil.

2e jour

De Toulouse	à Narbonne,	150 kil.
" Narbonne	" Montpellier,	97 "
		247

3e jour

De Montpellier	à Nîmes,	50 kil.
" Nîmes	" Marseille,	126 "
		176

4e jour

De Marseille	à Toulon,	67 kil.
" Toulon	" Cannes,	127 "

De Cannes	à Nice,	31 kil.
" Nice	" Monte-Carlo,	17 "
" Monte-Carlo	" Vintimille,	10 "
" Vintimille	" Gênes,	150 "
		402

5e jour

De Gênes	à Pise,	165 kil.
" Pise	" Rome,	330 "
		495 kil.

Le trajet de Lourdes à Rome est donc de 1600 kil. ou de 350 lieues.

Pour récapituler, Rome est à 1600 lieues de Québec, viâ Liverpool, Londres, Paris et Lourdes.

Est-il bien vrai qu'avant la fin du jour, je serai dans la cité des papes, la Ville Eternelle? Mon esprit se remplit de mille pensées et mon cœur déborde d'émotion. Oui, bientôt je pourrai contempler la Basilique vaticane, prier sur les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul, péné-

trer dans les catacombes et en parcourir les étroits corridors, fouler le sol du Colysée et baiser cette poussière arrosée du sang des martyrs, et surtout contempler, je l'espère, le Vieillard auguste qui occupe le siège de saint Pierre.



TABLE DES MATIÈRES

PAGES.

PAGES.



Québec :—Imp. L. Brousseau, 1895.

